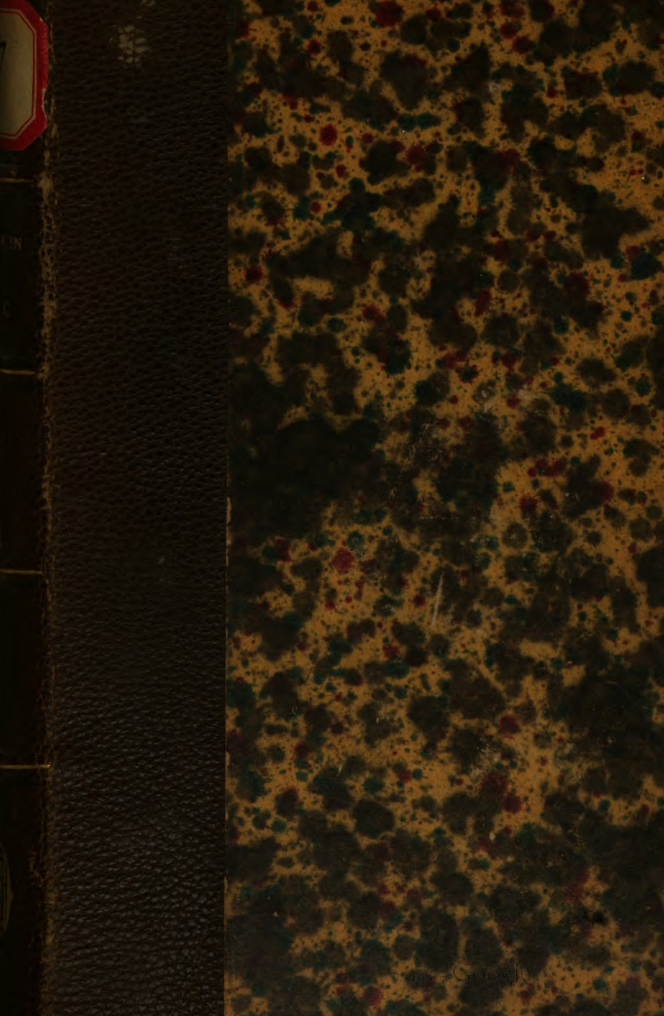
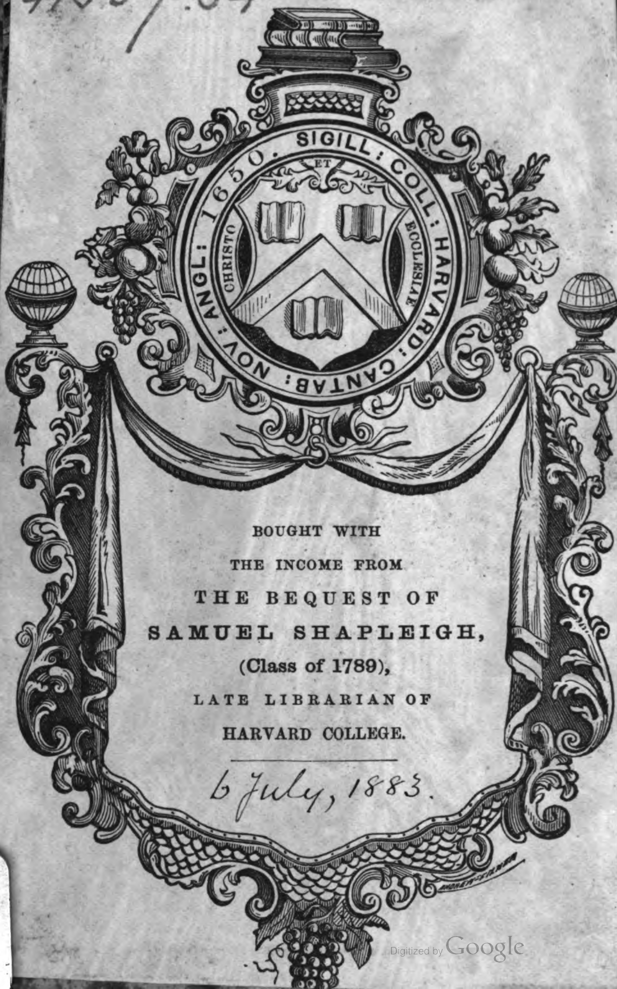



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



OEUVRES

D'ADRIEN DE SARRAZIN.

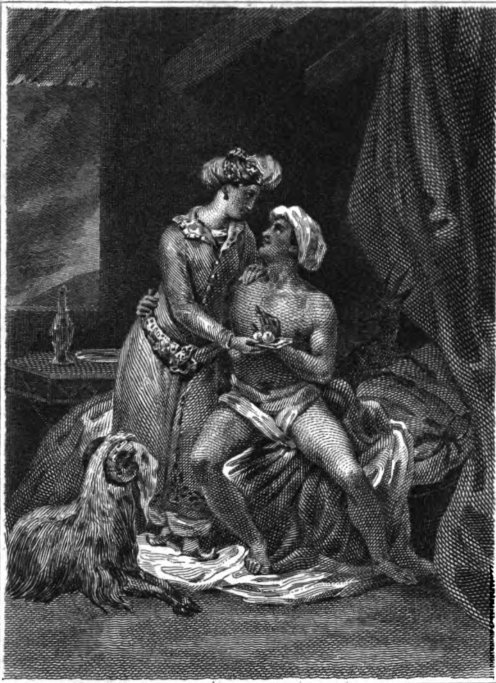
III.

Bardone.



IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, Nº 36.





Devéria inv.t Page 91. Lefevre J.ne sc.

Publié par Urbain Canel. Paris. 1825.

BARDOUC,

OU

Le Pâtre du Mont Taurus,

TRADUIT SUR UN MANUSCRIT PERSAN,

PAR

Comte
Adrien de Sarrazin.



PARIS.

URBAIN CANEL, LIBRAIRE,
Place Saint-André-des-Arts, n. 30.
AUDIN, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.



1825.

PRÉFACE.

Un roi de Perse, dont je tairai le nom, venait d'essuyer une grande maladie, causée, dit-on, par l'impétuosité avec laquelle il se livrait à toutes ses passions.

Sa convalescence fut de longue durée ; et dans ces intervalles que la nature met entre la maladie et la santé, il était, de tous les hommes, le plus difficile et le plus capricieux.

Dans la bizarrerie de ses désirs, il demandait souvent des choses qui paraissaient incompatibles. Il fallait, par exemple, que son cuisinier lui

servît des mets d'un goût relevé, sans y faire entrer rien de ce qui peut échauffer le sang; il voulait que ses musiciens jouassent devant lui des airs mélancoliques sur une mesure très-vive, et des airs gais sur une mesure grave et majestueuse, etc...

Quand notre imagination a épuisé toutes les jouissances qui nous sont offertes par la nature et la raison, il faut bien qu'elle en cherche hors de la raison et de la nature. On conserve encore le désir; mais on ne sait ce que l'on veut, parce qu'on est rassasié de tout ce que l'on connaît.

Dans un de ses momens d'ennui, le roi fait appeler son médecin, et

lui dit : « Il faut que tu me racontes une histoire pour me désennuyer. — Dans quel genre, seigneur ? — N'importe. — Sérieuse ? — Non, non ; je ne veux rien de sérieux. — Gaie ? Non, non, je suis ennuyé de la gaieté. — Raisonnable ? — Je suis excédé de la raison. — Extravagante ? — Non, non ; les folies ne plaisent qu'à des fous, et je suis sage. »

La situation du médecin était un peu critique. Il tâte le pouls de son malade, et lui trouve encore un peu de fièvre. « Eh ! eh ! se dit-il à lui-même ; la tête du Grand Roi n'est pas encore bien saine ; ses idées flottent encore entre le délire d'un malade et la raison d'un homme qui se porte bien. Il veut entendre une histoire

qui ne soit ni raisonnable, ni extravagante; cela n'est pas facile. Tâchons d'en trouver une qui soit tout à la fois l'un et l'autre; peut-être la raison lui plaira-t-elle accompagnée d'un peu de folie, et peut-être la folie trouvera-t-elle grâce devant ses yeux, accompagnée d'un peu de raison : car il y a un peu de l'une et de l'autre dans la tête de Sa Hautesse. »

Cette réflexion faite aussi rapidement qu'il le fallait pour ne pas impatienter un malade fort impatient, de sa nature, même quand il était en bonne santé, le médecin commença l'histoire que je donne au public.

Quelques historiens prétendent

qu'elle amusa le roi; d'autres, au contraire, assurent qu'elle le fit tomber par degrés dans un doux et profond sommeil. Je ne dirai point quelle est mon opinion; mais je souhaite que le lecteur n'adopte pas la dernière, quoiqu'elle ne soit pas dénuée de toute vraisemblance.



BARDOUC,

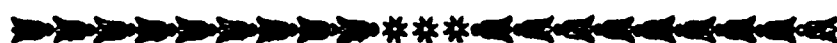
OU

Le Pâtre du Mont Taurus.

BARDOUC,

OU

Le Pâtre du Mont Taurus.



CHAPITRE PREMIER.

LE MIRACLE.



Un jeune pâtre nommé Bardouc, avait établi sa demeure au sommet du mont Taurus; sa cabane était couverte de roseaux, exposée à l'intempérie des saisons et à la fureur de tous les vents. Une peau de mouton était l'unique vêtement

de ce pauvre berger; une natte de jonc était son lit. Ses repas les plus splendides se composaient de quelques fruits, du lait de sès chèvres, et des racines qu'il trouvait dans le fond des rochers; un bâton ferré lui servait de défense et d'appui. Un vieux bouc sauvage, dont la barbe épaisse tombait jusqu'à terre, et une jolie petite gazelle, qu'il avait apprivoisée ainsi que le vieux bouc, étaient son unique société. La petite gazelle était d'une vivacité charmante, et le vieux bouc d'une gravité inaltérable, qui eût donné la plus haute opinion de son intelligence, si la gravité annonçait toujours la réflexion. Du reste il faut dire, à la louange de ce pauvre

animal, qu'il avait deux vertus fort rares dans son espèce : il était d'une chasteté à toute épreuve, et d'une propreté si recherchée, qu'aucun musulman n'observait plus régulièrement que lui la loi des ablutions.

Malgré tous les agrémens de cette société, Bardouc ne laissait pas de s'ennuyer quelquefois. L'ennui! Ne pénètre-t-il pas jusque dans le palais d'un visir, au milieu des plaisirs variés que donnent les richesses, sous la pourpre des rois, dans les harems où sont réunies les beautés les plus éblouissantes de l'Europe et de l'Asie? Comment donc ne se glisserait-il pas sur la natte d'un pauvre pâtre qui n'a pour embellir

sa solitude, d'autre compagnie que celle d'un bouc et d'une gazelle !

Pendant une nuit sombre et orageuse, Bardouc, assis entre son bouc et sa gazelle, regardait son feu solitaire et sa lampe qui, près de s'éteindre, jetait par intervalles de longues flammes, présage d'une prochaine obscurité; les vents sifflaient, et la pauvre cabane en était tout ébranlée. Bardouc soupirait : « O Mahomet ! disait-il, pourquoi m'as-tu si cruellement traité ! pourquoi, lorsque tant d'hommes vivent dans l'abondance de tous les biens, suis-je réduit à la plus affreuse misère ? Ce n'est pas que les richesses soient l'objet de mon ambition : tout le monde ne peut être riche, disait

mon père; mais vivre à vingt ans dans une solitude absolue, ne pas voir un être avec qui je puisse m'entretenir!.... Depuis que j'ai perdu les auteurs de mes jours, je n'ai pas entendu d'autre voix humaine que ma voix; je suis forcé de m'interroger et de me répondre; bientôt, hélas! je ne saurai plus que me dire. Il est vrai que personne ne me contrarie; mais je m'ennuie d'avoir toujours raison. Ah! si du moins ce vieux bouc sauvage et cette gentille petite gazelle pouvaient m'entendre et me parler, l'ennui s'éloignerait de moi, et je ne serais plus malheureux.

« Eh bien, parle, parle, parlons, causons, babillons, dit sou-

dain une voix douce et animée. — Non, non, répond sur-le-champ une voix grave et sévère ; pense d'abord si tu peux, et parle ensuite si tu veux. »

Bardouc recule d'étonnement ; il ne peut imaginer d'où partent ces deux voix qui le font frissonner de crainte.

Il se lève à la hâte, et prend sa lampe presque éteinte. La jolie petite gazelle se lève en même temps que lui, bondit autour de lui, et dans la pétulance de ses mouvemens, elle heurte la lampe, qui tombe sur le vieux bouc et le brûle. « Bardouc, » dit alors cette même voix grave qui venait de lui donner le conseil de ne parler qu'après avoir

pensé, « ne pouvais-tu marcher plus lentement ? tu n'aurais pas brûlé ton serviteur et ton ami. — Allons donc, » dit avec une extrême volubilité la voix douce et légère qui avait d'abord rompu le silence ; « faut-il faire tant de bruit pour une si petite blessure ? La vie serait fort ennuyeuse s'il fallait prendre garde à tous ses mouvemens. »

Bardouc n'ose en croire ses oreilles. « Quoi ! dit-il, mon bouc et ma gazelle parlent et raisonnent ? O Mahomet ! est-ce un songe ?.... — Non, non, tu ne rêves point, répond le vieux bouc ; le saint Prophète vient d'exaucer ta prière ; il a délié notre langue, nous a doués de la pensée, et nous a dit : Vous

pourrez parler avec Bardouc, vous le suivrez partout ; vous lui donnerez des conseils, et il sera le maître de se décider pour celui qu'il jugera le meilleur. — N'écoute que les miens, interrompt brusquement la petite gazelle ; je te conseillerai mieux que ce vieux radoteur, qui, je le gage, n'est ici que pour nous contrarier. — Je vous contrarierai quelquefois, peut-être, dit le vieux bouc ; mais je remplirai fidèlement la mission dont le Prophète m'a chargé. »



CHAPITRE II.

LE DIAMANT.

Les premiers rayons du soleil venaient d'éclairer la cime du mont Taurus, et le spectacle le plus sublime se déployait aux regards de Bardouc ; mais il voyait depuis si long-temps les plaines verdoyantes qui s'étendaient au pied de la montagne, les grands fleuves qui les arrosent, les villages sans nombre qui les animent ! Ces tableaux variés avaient perdu pour lui tous

**

leurs charmes. On n'est point étonné de ce que l'on voit tous les jours, et l'étonnement entre pour beaucoup dans les émotions que produisent en nous les scènes magnifiques de la nature.

Bardouc errait çà et là entre son bouc et sa petite gazelle ; il les entretenait de toutes les pensées qui se présentaient à son esprit. Souvent le vieux bouc lui prouvait clairement qu'il n'avait pas le sens commun ; mais la petite gazelle avait le talent de réfuter d'un seul mot les discours peu flatteurs de son vieux camarade, se moquait de lui, et prouvait que Bardouc raisonnait à merveille, que personne ne le surpassait pour la justesse et l'étendue

de l'esprit. Le pauvre pâtre était, sur ce point, de l'avis de sa gazelle.

Ils se promenaient ainsi tous les trois depuis quelque temps, lorsque tout-à-coup Bardouc pousse un cri d'étonnement et de joie. « Mes amis, dit-il, regardez au fond de ce précipice ! Quelle lumière éclatante brille au milieu de cette obscurité ! Qui de vous pourra me dire ce qui jette de si vives étincelles ? — C'est un énorme diamant, dit soudain la petite gazelle. — Un diamant ! Oui, sans doute, et bien plus gros que celui du Grand-Mogol. — O Mahomet, que je suis heureux ! s'écrie Bardouc ; quelle source de richesses ! j'aurai des palais magnifiques, de beaux jardins,

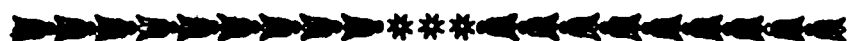
les plus belles femmes de l'univers, les ennuques les plus laids et les plus fidèles !.... »

A ces mots, il veut descendre au fond du précipice. Le vieux bouc prend la parole et dit : « Que vas-tu faire, jeune insensé ? Qui t'assure que tu ne trouveras pas un tombeau dans les profondeurs de cet abîme ? Avant de descendre, il faut être bien sûr de remonter. Cet objet qui brille à tes yeux te paraît un diamant ; mais tout ce qui brille n'est pas diamant, et tu vas t'exposer à la mort pour une chimère ! »

Bardouc est indécis ; il regarde en silence la petite gazelle, qui n'hésite point et lui dit : « Il faut que tu sois bien lâche pour laisser échap-

per une si belle occasion de t'enrichir à jamais ! Tu n'étais fait que pour être un misérable pâtre, et tu ne seras jamais autre chose. — Non, non, s'écrie Bardouc ; je vais suivre ton conseil et descendre au fond de ce précipice. » Il se prépare à l'exécution de ce périlleux dessein. Le vénérable bouc, ne pouvant le retenir, lui conseille au moins d'agir avec précaution, de peur de se casser le cou, ce qui ne l'enrichirait pas. La petite gazelle lui crie au contraire de se dépêcher, qu'elle brûle d'impatience de le voir possesseur de ce superbe diamant. L'avide berger descend donc tantôt avec prudence, tantôt avec précipitation. Plus il s'approche du but, plus son

espoir s'allume et se fortifie ; il ne doute pas que cet objet si vivement désiré ne soit le plus beau diamant de l'univers. Il arrive au fond du gouffre, son cœur palpite avec violence ; il étend la main pour s'emparer du précieux trésor ; mais, ô surprise ! ô douleur !.... Ce magnifique diamant n'était qu'une petite bulle de phosphore qui jetait une vive lumière dans l'obscurité du précipice, et qui s'évapora dès que Bardouc voulut la toucher. Ainsi, pauvres ambitieux ! vos espérances ne sont souvent que des étincelles, et vos jouissances que de la fumée !



CHAPITRE III.

TRIOMPHE DU VIEUX BOUC.



Bardouc pousse des cris lamentables. « Qu'ai-je fait ? dit-il ; que vais-je devenir ? Comment sortir de cet horrible tombeau ? Maudite gazelle ! tes conseils m'ont perdu pour jamais. Trouveras-tu quelque moyen de me sauver ? réponds-moi. Tu gardes un morne silence. Tout m'abandonne au milieu des profondes ténèbres dont je suis environné ; il ne me reste plus que la mort. » Le

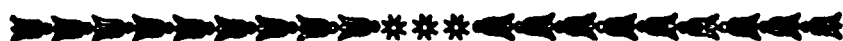
vieux bouc prend la parole : « Non, mon pauvre maître, tout ne t'abandonne pas encore ; il te reste un ami. Ta gazelle t'a trompé, et tu dois voir combien il est dangereux d'être toujours de son avis. Tu as fait là, sans doute, une mauvaise affaire ; mais ne te livre point au désespoir : dans les grands périls l'homme doit recourir à la raison, réunir toutes les facultés de son intelligence, et les employer à son salut. Attends que le soleil donne à plomb sur ce précipice, et l'éclaire de ses rayons. Alors tu remonteras doucement, tu verras quel chemin tu as pris pour descendre. Je resterai sur le bord du gouffre, et je t'indiquerai les endroits dangereux,

les rochers sur lesquels tu ne pourrais conserver ton équilibre, et qui, s'écroulant sous toi, t'entraîneraient dans leur chute. »

Bardouc accueillit avec joie l'avis de son vieux compagnon, et s'en trouva le moins mal possible. Après s'être épuisé de fatigue, il arrive enfin sur le bord du précipice, avec les reins froissés, les mains et le visage tout déchirés. Son vieux bouc lui conseille de retourner dans sa cabane, de se coucher sur sa natte de jonc, et de laisser au temps et au repos le soin de le guérir.

Pendant huit jours entiers que dura la maladie de Bardouc, la petite gazelle n'osa reparaître devant lui ; mais, en revanche, le vénéra-

ble bouc lui tint fidèle compagnie, et profita si bien du moment, qu'il crut avoir pris sur son maître un ascendant absolu et durable. En effet, Bardouc l'écoutait avec attention, et lui jurait de ne jamais suivre d'autres conseils que les siens.



CHAPITRE IV.

RETOUR DE LA GAZELLE.

Le neuvième jour Bardouc se sentit mieux portant. Dès le matin, la petite gazelle se glissa doucement dans sa cabane, et vint, en rampant, se coucher à ses pieds. Le premier mouvement de Bardouc fut de la chasser; mais elle avait un air si humble, un regard si tendre et si suppliant, qu'il en eut pitié, car il était bon. Il fit ce que j'aurais fait à sa place; il la reçut en grâce, tout

en se promettant bien de ne plus s'abandonner à ses conseils.

Durant les premiers jours, elle fut assez discrète; elle parlait peu, mais assez cependant pour donner envie à son maître de l'entendre parler davantage; de temps en temps elle laissait échapper quelques mots flatteurs qui arrivaient droit à leur but. « Ce séjour, disait-elle, est-il fait pour un homme comme mon maître?..... Mahomet, je crois, te destine à de grandes choses..... Que tu figurerais bien dans un beau palais, au milieu d'un beau sérail!..... » Toutes ces phrases, dites avec adresse et comme sans dessein, dans les momens où le vieux bouc était endormi, faisaient une vive impres-

sion sur le jeune Bardouc, chatouillaient doucement son amour-propre, et l'accoutumaient à revenir à l'avis de sa petite gazelle.

Un soir, le vieux bouc dormait plus profondément qu'à l'ordinaire, la jolie gazelle s'approche de Bardouc, et lui dit tout bas à l'oreille : « O mon cher maître! daignez m'entendre encore une fois. J'ai pu vous donner un mauvais conseil ; mais faut-il toujours juger les choses par l'événement? Cette petite bulle de phosphore qui m'avait séduite pouvait être un diamant, bien d'autres s'y seraient trompés. Je ne veux que votre bonheur ; et le mauvais succès d'une première entreprise ne décourage que les lâches et les sots. J'ose-

rai donc vous répéter encore que cette misérable cabane n'est point un séjour digne de vous. Le Prophète a remis entre vos mains les moyens de sortir de votre obscurité. Partons tous les trois pour la capitale de la Perse. Là, vous nous montrerez pour de l'argent votre bouc et moi. On viendra de toutes parts pour nous voir et nous entendre; et dans peu de temps, il ne sera question que de vous. Avec votre esprit naturel et votre belle figure, vous ne pouvez manquer de faire une fortune immense, surtout lorsque vous vous montrerez escorté d'un bouc et d'une gazelle qui parlent et qui raisonnent. Ce conseil d'ailleurs ne vient pas de moi, c'est

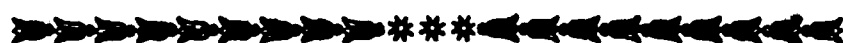
une inspiration du ciel. Hier encore, hier, dans mon sommeil, je vous ai vu au milieu des courtisans du Grand Roi ; vous les éclipsiez tous par votre bonne mine et votre magnificence. Vous étiez monté sur un char dont les roues étaient d'or massif. Les plus beaux coursiers de l'Arabie vous traînaient au milieu d'une multitude étonnée. Croyez-moi donc, seigneur, cette vision m'est venue d'en haut, et j'ai reçu du Ciel l'ordre suprême de vous la communiquer. »

Bardouc est enchanté de ce conseil ; il attend le jour avec une vive impatience ; et dès qu'il voit paraître les premiers rayons du soleil, il fait part au vieux bouc du projet

qu'il venait de former, et lui demande ce qu'il pense d'un voyage qui lui présente de si brillantes espérances? Le vieux bouc secoue la tête, et lui répond : « Pourquoi quitter ce paisible séjour? Tu abandonnes ce que tu connais pour ce que tu ne connais pas. Ton père te valait bien ; il vivait ici, et il y vivait content ; et tu veux suivre encore les conseils d'une petite visionnaire dont les imaginations folles flattent ta vanité ! Ne crains-tu pas d'irriter le Prophète? Tu lui demandais pour être heureux des êtres qui eussent la faculté de converser avec toi ; il te les donne, et tu n'es pas satisfait, et tu veux tourner au profit de ta fortune ce qu'il t'accorda

pour ton bonheur !... — Tais-toi, interrompt vivement la petite gazelle qui s'est aperçue que ce discours faisait bâiller son maître ; tais-toi, ou fais en sorte de nous donner de meilleures raisons. Mon maître sort de l'adolescence, veux-tu qu'il passe toute sa vie au milieu de ces tristes rochers, comme un sauvage, comme une bête féroce, sans aucune relation avec ses semblables, et dans la plus profonde ignorance de ce qui se fait dans le monde ? Non, il faut qu'il cherche à s'instruire, qu'il forme son esprit : c'est le premier devoir de l'homme ; et, pour étendre la sphère de ses idées, il est nécessaire qu'il voyage. — Je conviens de cette nécessité,

répond le vieux bouc ; mais est-il nécessaire que ses idées soient plus étendues ? Est-il sûr et bien démontré qu'en voyageant il deviendra plus habile, meilleur et plus heureux ? Je pourrais à ce sujet vous raconter une histoire..... — Une histoire ! dit vivement la curieuse gazelle. Voyons, voyons, je suis prête à l'entendre, si toutefois mon cher maître y consent. » Bardouc, pour faire plaisir à sa petite gazelle, manifeste au vieux bouc le désir d'entendre cette histoire.



CHAPITRE V.

HISTOIRE DE KABOUD.

Le vénérable bouc prend donc la parole et dit :

« Il y avait dans un village un pauvre paysan qui possédait un âne : ce n'était pas chose rare ; mais ce qui l'était beaucoup, c'est la tendresse que ce pauvre homme montrait pour ce modeste compagnon de tous ses travaux. Tous les jours il l'étrillait avec soin, pour lui rendre le poil plus lisse, il lui prodiguait les ca-

resses les plus affectueuses, les noms les plus chéris, lui donnait de la litière nouvelle, et quand il voyageait, il lui laissait presque toujours la bride sur le cou. Il faut rendre aussi justice à l'âne : il était plus beau que ne le sont en général les individus de son espèce ; il avait le pas doux et le trot relevé, de l'assurance dans la manière dont il portait sa tête, et ses oreilles étaient vraiment dignes de servir d'aigrettes au bonnet d'un muphti. Mais qu'importe, au reste, la beauté de ce pauvre animal ? Chez les ânes comme chez les hommes, les agrémens de la figure doivent être comptés pour peu de chose ; l'esprit est tout, et l'âne dont je parle en avait assez, car il portait sa

charge à merveille, sans broncher, même dans les plus mauvais chemins. Or, le bon, le véritable esprit, et le plus rare de tous, consiste à savoir bien porter sa charge. Il n'est donc pas étonnant que le pauvre Hassan aimât son âne beaucoup plus que le grand Scha-Abbas n'aimait son beau cheval de bataille, beaucoup plus qu'un sultan n'aime la plus belle femme de son sérail. La multitude des objets que nous possédons nuit à la vivacité de nos affections. Un pauvre homme qui n'a qu'un âne, l'aime comme on aime tout ce que l'on possède : il l'aimerait moins s'il en avait deux.

» Un jour que le bon Hassan, monté sur son âne, trottait légère-

ment vers la ville prochaine, voilà qu'il rencontre sur son chemin un saint dervis qui voyageait modestement à pied. Le dervis s'approche, et considère avec une grande attention le cavalier et sa monture. «Vous regardez mon âne? dit Hassan avec un peu d'orgueil; avouez qu'il est beau! — Beau? répond le dervis; il est charmant! mais ce n'est pas sa beauté qui m'étonne. — Qu'est-ce donc? — C'est un air d'intelligence tout-à-fait extraordinaire. — Oh! mon âne a de l'esprit comme quatre: je n'ai pas besoin de lui montrer le chemin; il le devine. — Cet âne-là, mon ami, n'est pas aussi âne qu'on pourrait le croire. Voulez-vous me le vendre? — Vendre mon

âne! je ne le donnerais pas pour dix tomans.—Pour dix tomans! je le crois bien; il en vaut cent, et je vous les donne. »

» Il est, dit-on, peu d'affections humaines qui tiennent contre les séductions de l'intérêt. Hassan est prêt à conclure un marché si avantageux, lorsque le dervis, après un moment de réflexion, lui dit: « Non, je me ferais scrupule de te tromper, mon pauvre Hassan; je te vois disposé à m'abandonner ton âne pour cent tomans; mais, en conscience, je dois t'avertir que tu ferais une très-mauvaise affaire: je vais te proposer quelque chose de bien plus avantageux pour toi. Cet âne parle-t-il?—Non, jamais, que je sache,

il n'a parlé de sa vie. — Sait-il lire, écrire et compter? Connaît-il l'alcoran? — Jamais, je crois, il n'a encore pensé à tout cela. — Quoi! il ne sait ni l'histoire, ni la géographie; il ne connaît ni les mœurs des peuples, ni les lois qui les régissent? — Par Mahomet, dit le paysan, s'il savait toutes ces belles choses, on verrait un âne plus instruit que son maître. — Cela arrive quelquefois, répond le dervis. Tiens, si tu veux, je te donnerai cent tomans de cet âne; ou bien, je vais le mener avec moi dans un pélerinage que je dois faire incessamment à la Mecque. Je te promets que cet âne profitera si bien de son voyage et de mes leçons, qu'à son retour tu ne le re-

connaîtras plus ; il parlera plusieurs langues, saura l'alcoran par cœur, connaîtra l'histoire, la géographie, les usages et les mœurs des nations, et sera plus instruit à lui tout seul que l'académie de Bagdad tout entière : cet âne-là n'a besoin que de voyager pour son éducation. Dans un an, je te le rendrai accompli ; tu le montreras par curiosité, il te rendra plus riche et plus puissant qu'un visir. Quel est le parti qui te convient le mieux ? Veux-tu les cent tomans ? — Non, par Mahomet ! répond le paysan, je ne suis pas si bête ! un âne qui parlera, qui saura l'alcoran sur le bout... de l'oreille ! Un âne qui connaîtra l'histoire ! la géographie ! et qui sera à lui seul

*

plus instruit que toute une académie ! Quel trésor ! quel merveilleux animal ! et que je serai fier d'être son maître ! Vous avez raison, saint dervis, c'est encore tout neuf, ça ne sait rien, ça n'a encore vu que le minaret de son village. Si vous me promettez de me le ramener dans un an aussi savant que vous le dites, je consens à vous le prêter pour votre pélerinage.—Je te le promets, dit le dervis.—Marché conclu, dit le paysan. »

» A ces mots, il descend de dessus son âne, qu'il embrasse avec transport, en lui tenant ce discours : « Kaboud, mon cher Kaboud, je fais un grand sacrifice ; je me sépare de toi avec regrets, mais ce n'est

pas pour long-temps, et c'est pour ton bonheur. Adieu, mon cher Kaboud, tu vas voir bien du pays; observe bien les lieux par où tu passeras; écoute attentivement tout ce qu'on dira devant toi; reviens sage et savant, tu feras l'admiration de ton pays et tu seras la gloire de ton maître. Lorsque tu reviendras de tes voyages, on t'écoutera comme un oracle, et tout le monde dira: Il faut avouer que l'âne d'Hassan est la perle des ânes! »

» Le bon paysan aide au dervis à monter sur Kaboud, puis il s'éloigne, emportant sur son dos son havre-sac et sa petite provision. Il parle à tous ceux qu'il rencontre de la joie qu'il éprouve, et de la bonne for-

tune de Kaboud. « Dans un an, dit-il, vous le verrez, vous l'entendrez ; il aura cent fois plus d'esprit et d'instruction que l'iman de notre mosquée. »

» Il est sûr que si pour instruire un ignorant il faut le faire voyager, le saint dervis remplit avec une conscience scrupuleuse les devoirs d'un excellent instituteur. Il n'épargne pas son élève, et leurs moindres journées sont de quinze lieues. Il lui fait côtoyer la mer de Marmara, parcourir les contrées délicieuses de la Natolie ; il entre avec lui, et sur lui, dans Césarée, dont il lui montre les antiquités, et dont il se fait raconter l'histoire par le plus savant *Cicerone* de cette ville cé-

lèbre. Ils séjournent quelque temps à Alep, et l'âne entend le dervis dire tout haut que cette ville fut prise par les Arabes, sous le règne d'Héraclius, en 637. Ils parcourent tous les bazars, où sont déployées toutes les richesses de l'Orient et les étoffes de soie les plus magnifiques du monde. Le dervis, sans doute pour l'instruction de son jeune élève, questionne des commerçans de toutes les nations sur les mœurs et les usages de leur pays. L'âne écoute les demandes et les réponses ; mais il se garde bien de dire son mot, sans doute pour mieux entendre.

» Bientôt le dervis et Kaboud se joignent à une caravane qui fait le voyage de la Mecque. Cette cara-

vane est composée de gens fort instruits; il s'y trouve des géographes, des historiens, des physiciens, des astronomes, des théologiens et des poëtes. Kaboud, s'il a véritablement le désir d'apprendre quelque chose, ne peut tomber en meilleure compagnie. Il entre dans le Diarbeck, dont il visite les principales villes. « Nous voilà, dit l'un des savans géographes, nous voilà dans l'ancienne Mésopotamie. Voyez-vous la belle ville de *Mossul*, bâtie sur la rive occidentale du Tigre? Cette capitale de l'Algézira est une des plus charmantes villes de l'Asie; elle est vis-à-vis de *Ninive*, située sur la rive orientale du même fleuve. — *Ninive!* s'écrie un des savans historiens; quoi! nous sommes

si près de *Ninive!* » Après cette exclamation, le savant fait une superbe description de cette ville, telle qu'elle était au temps de sa splendeur. Il raconte les diverses révolutions qu'elle a éprouvées; et Kaboud doit connaître le roi Bélus et la reine Sémiramis comme s'il eût vécu long-temps à la cour de ces illustres personnages.

» La caravane visite ainsi les villes d'*Edesse*, de *Kazalain*, de *Haram*. L'historien, qui a déjà coulé à fond l'histoire de Ninive, ne manque pas d'apprendre à la compagnie que *Haram* est l'ancienne *Carrâé*, le séjour où Abraham reçut la naissance; qu'auprès de cette ville, Alexandre livra la fameuse bataille d'Arbelles,

et qu'elle est encore célèbre dans l'histoire par la défaite de Crassus. Qui ne se serait instruit avec de tels personnages? Ils ne voient pas une petite montagne, qu'ils n'en connussent le nom ; pas une bicoque, qui ne leur rappelât de grands souvenirs ; pas une masure, sans y trouver les débris de quelques grands monumens. Ils ne se contentaient pas de s'entretenir des pays qui se présentaient sous leurs yeux, ils parlaient encore de ceux qu'ils ne voyaient pas, de ceux qu'ils n'avaient jamais vus; ils en parlaient comme s'ils les avaient toujours habités : Kaboud doit donc connaître les principales villes de la Perse aussi bien qu'un marchand armé-

nien ; il est impossible qu'il ignore quelles sont les forces du sophi, et l'histoire de toutes les guerres que les rois de Perse ont eu à soutenir depuis le grand Cyrus jusqu'au dernier règne.

» Après un séjour d'une semaine tout entière à Bassora, la caravane entra dans le désert. Les conversations devinrent moins fréquentes et moins animées ; il faisait une chaleur accablante, et les savans, dans la crainte de manquer d'eau, étaient sobres de paroles. Cependant, quelques jours après être sortis de Bassora, deux théologiens eurent entre eux une dispute très-longue, et qui pensa même avoir des suites fâcheuses, comme toutes les disputes de

ce genre. Les deux adversaires ne vinrent jamais à bout de s'entendre; mais ils n'en déployèrent pas moins une prodigieuse érudition dans la défense de leur cause. L'alcoran et les plus fameux docteurs furent cités et commentés d'un bout à l'autre, avec une sagacité peu commune; et cette dispute devait être extrêmement utile à Kaboud, qui n'avait encore sur toutes ces choses que des notions très-imparfaites.

» Après la querelle entre les deux théologiens, il s'en éleva une autre moins importante, il est vrai, mais presque aussi vive, entre deux des poëtes qui faisaient partie de la caravane : ils n'étaient pas du même avis sur la préférence que l'on devait ac-

corder à tel et tel auteur sur tel ou tel autre. Tous les poëtes arabes, anciens et modernes, furent passés en revue. Les deux rivaux les savaient par cœur; ils en récitaient et commentaient à qui mieux mieux les passages les plus sublimes.

» Les astronomes parlaient peu dans la journée, mais lorsqu'ils voyaient le ciel tout parsemé d'étoiles, ils déployaient de profondes connaissances ; ils expliquaient aux voyageurs émerveillés les mouvemens des corps célestes, et les lois immuables par lesquelles le Créateur entretient une éternelle harmonie entre tous ces mondes semés dans l'immensité. Cette instruction était absolument nouvelle pour Kaboud;

jamais il n'avait porté ses idées si haut. S'il avait fait quelques réflexions sur la lune, je gagerais qu'il ne la croyait pas beaucoup plus grande que la lanterne de son maître.

» Ainsi donc il peut se vanter d'avoir assisté à un cours complet de géographie, d'histoire, de théologie, de littérature et d'astronomie; et cependant il n'est pas encore arrivé à la Mecque, il n'a pas encore vu le tombeau du Prophète, le temple bâti par Abraham, la pierre noire et le puits de Zemzem. Quelle provision de connaissances il va rapporter de ses voyages! Cet âne-là fera du bruit; j'en réponds.

» Mais revenons à son pauvre maître, au bon et malheureux Hassan.

Je dis malheureux, car, depuis le départ de Kaboud, il ne peut se consoler de son absence. Il s'était fait une si douce habitude de la compagnie de son âne! il ne peut plus s'accoutumer à vivre seul.

» Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis la rencontre d'Hassan et du dervis, qu'un ruisseau, qui coulait non loin de la chaumière du paysan, vint à se déborder et couvrit de pierres le jardin de ce pauvre homme. Que de travaux! que de sueurs avant que le petit jardin soit entièrement déblayé! Si le pauvre Hassan avait eu son âne, il se serait épargné bien des peines. Trois mois après cet événement, il fut obligé de faire sa petite récolte

de riz ; jamais il ne l'avait faite sans son âne ; Kaboud, attelé à une petite charrette, rentrait les gerbes que le bon Hassan avait moissonnées. Le paysan, privé de son âne, fut bien forcé de le remplacer dans ce travail pénible, et de s'atteler lui-même à la charrette. La saison était brûlante ; il ne put résister à des fatigues au-dessus de ses forces : il succomba ; une maladie grave, une fièvre ardente, le conduisit aux portes du tombeau, et il en serait mort infailliblement s'il y avait eu un médecin dans son village. Pendant sa maladie, il ne cessait d'appeler Kaboud, son cher Kaboud ; mais Kaboud était bien loin et bien occupé d'autres choses.

» Cependant l'année fatale est révolue, et Kaboud n'est pas encore de retour. Le pauvre paysan ne sait ce que cela veut dire ; il est dans une inquiétude, dans une agitation..... Il en perd le boire et le manger, il en sèche sur pied. Si Kaboud était mort ! Cette affreuse pensée empoisonne toutes ses jouissances. Dès qu'il entend trotter un âne, son cœur palpite avec violence ; s'il entend frapper à sa porte, il court, il vole, il ouvre, croyant embrasser son cher Kaboud ; mais, hélas ! il ne trouve qu'un de ses voisins venu pour le visiter !....

» Enfin, un jour qu'il était assis fort tristement à la porte de sa chaumière, il voit venir de loin un

homme monté sur un âne. Il se lève avec la plus vive émotion : c'est Kaboud qu'il va revoir ; son cœur le lui dit. Le voyageur s'approche : Hassan reconnaît soudain le dervis ; mais son âne, son cher Kaboud, il ne le reconnaît plus. Ce n'est plus cet âne si beau, si bien peigné, si bien nourri ; c'est un vilan animal tout pelé, tout couvert de cicatrices, maigre comme s'il n'avait jamais mangé, boiteux comme s'il n'avait que trois pieds.

» Hassan, après avoir salué le dervis, lui dit d'un air inquiet et mécontent : « Quel animal me ramenez-vous là ? — C'est ton âne. — Mon âne ? Juste ciel ! dans quel état de maigreur ! — Je ne t'avais

pas promis de te le ramener gras. — Comme il boite ! Ah ! le malheureux bronche à chaque pas ! — Oui, mais son esprit ne bronche jamais. — Comme le peu de poil qui lui reste est rude et grossier ! — En revanche, son esprit est plus fin et plus délié que la soie. — O Mahomet ! il est borgne ! — Oui : mais il a les yeux de l'esprit, qui valent bien mieux que ceux du corps. — Il est donc bien savant ? — Interroge-le, tu verras. — Sur quoi ? Sur tout ce que tu voudras ; il répondra désormais à toutes tes questions avec une égale facilité. Adieu, nous sommes quittes. »

» Le saint dervis s'éloigne, et le bon Hassan, tout occupé de son

âne, ne songe pas même à remercier le savant instituteur; mais excusons cette ingratitude. Il embrasse Kaboud ; il le caresse comme un ami, comme un fils que l'on a pleuré longtemps ; il le conduit doucement par la bride jusqu'à sa chaumière. L'âne avait beaucoup de peine à marcher, et le bon Hassan aurait voulu pouvoir le porter lui-même. Kaboud entre dans son écurie sans dire un seul mot. Hassan l'interroge; point de réponse. « Mon savant est trop fatigué, dit en lui-même le paysan; il ne faut pas le tourmenter. Donnons-lui une bonne litière, une bonne mesure de son et d'avoine; quand il aura bien bu, bien mangé et bien dormi, il causera plus vo-

lontiers. » Il dit, et n'épargne rien pour lui procurer une bonne nuit.

» Il sort ensuite de sa chaumière, et, le cœur tout rempli d'espérance, il parcourt le village en criant de toutes ses forces : « Mes amis, Kaboud est arrivé, Kaboud est arrivé ! C'est l'âne le plus savant, le plus spirituel du monde ; il parle deux ou trois mille langues, pour le moins, et raisonne de tout comme un docteur. Rassemblez-vous tous demain sur la place du village ; vous verrez, vous entendrez, vous serez convaincus. » Bientôt cette grande nouvelle se répand non-seulement dans le village d'Hassan, mais dans tous les villages voisins. Les paysans arrivent en foule pour voir et pour

entendre cet âne extraordinaire : la place n'est pas assez vaste pour contenir tous les curieux.

» Le lendemain, à la pointe du jour, Kaboud arrive, conduit respectueusement par son maître au milieu de cette imposante assemblée où règne le plus profond silence. Hassan prend la parole, et dit : « Voilà, mes chers amis, voilà un jeune voyageur qui a vu bien des pays et qui connaît bien des choses ; interrogez-le sur toutes les sciences, il va vous répondre sans hésiter. » Alors un homme d'une cinquantaine d'années, dont la barbe est longue, l'attitude fière, le regard imposant, un homme qui imprime le respect dès qu'il paraît, et fait

naître l'admiration dès qu'il parle ; le maître d'école du village se présente le premier. « Seigneur Kaboud, dit-il, pardonnez si mon ignorance cherche à sonder les profondeurs de votre savoir. Si j'ose vous interroger, ce n'est point pour faire briller les très-faibles lumières de mon intelligence, mais pour faire jaillir les rayons du soleil de votre raison. Puisque vous savez l'astronomie, répondez à cette question : Lorsque le créateur du monde fait paraître une nouvelle lune, que devient l'ancienne ? » Tout l'auditoire est dans l'attente ; Kaboud semble un moment se recueillir ; on croit qu'il va parler. Le maître d'école répète la question ; mais Kaboud

garde encore un modeste silence. Ce silence est interprété défavorablement, et le pauvre Hassan est en butte aux mauvaises plaisanteries des villageois. Il excuse son âne de son mieux. « Attendez un peu, dit-il, ne le jugez pas avant qu'il ait parlé. Il est fort instruit, je vous assure ; mais il est timide, et sans doute il n'a jamais parlé devant tant de monde à la fois. Allons, Kaboud ; allons, mon ami, mon enfant, du courage ! dis-nous ce que tu as vu dans tes voyages. » Un gros homme à vue courte et à long nez, qui se trouvait là, et qui passait dans le village pour un grand politique, s'approche et dit : « Crois-tu, Kaboud, que le roi de Perse soit assez riche

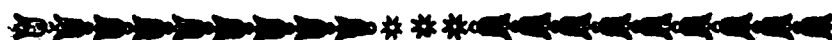
en hommes et en argent pour entreprendre la conquête du Thibet? —Écoutez-moi, dit un autre savant des environs, cet âne a été instruit par un dervis, il est très-possible que son précepteur ait négligé de lui apprendre tout ce que vous lui demandez là, pour en faire un savant dans la loi de Mahomet. Laissez-moi donc l'interroger. Kaboud, de tous les commentateurs de l'alcoran, quel est celui qui a le mieux saisi le véritable sens de la loi? — Ah! que voilà une belle question! dit Hassan. Allons, Kaboud, allons, il faut répondre. » A ces mots le savant Kaboud ayant pris un peu d'assurance, promène ses regards sur l'assemblée, dresse majestueusement ses oreil-

les, et fait entendre à tout l'auditoire ces paroles mémorables, qui depuis ont été souvent répétées, et qui le seront jusqu'à la fin des siècles : « *Hi-han, hi-han*, *hi-han*, *hi-han*. » A cette réponse sublime et inattendue, des huées s'élèvent de tous côtés. Le bon Hassan perd patience. « Ah, coquin! dit-il, ce n'est pas l'esprit et le savoir qui te manquent, mais la bonne volonté. Attends, attends, je vais te faire parler, moi. » En même temps il prend un gros bâton pour délier la langue de ce savant obstiné. Il a même déjà détaché quelques coups sur les os de Kaboud, et se prépare à redoubler, lorsqu'un autre villageois, plus sage que les autres, le

retient, et lui dit : « Pourquoi assommer ce pauvre animal ? Ne vois-tu pas qu'il débite de son mieux tout ce qu'il sait ? Quel besoin avais-tu de l'envoyer à la Mecque ? N'avait-il pas assez d'esprit pour remplir dans ta maison le ministère d'un bon âne ? Que pouvais-tu lui demander de plus ? Tu as voulu en faire un savant ; mais est-il de l'étoffe dont on les fait ? Dans ce moment, le plus âne de vous deux ce n'est pas lui. Remène-le donc tranquillement dans son écurie ; soigne-le bien, pour rétablir sa santé autant que faire se pourra ; sers-toi des trois jambes et de l'œil qui lui restent, et ne le prête plus à un dervis pour aller en pélerinage. »

***

» Le bon Hassan suivit ce conseil. Il prit tristement la bride de son âne, et le conduisit à son écurie. Il le soigna de son mieux ; mais Kaboud n'était plus bon à rien : il avait pris l'habitude de la fatigue, mais il avait perdu celle du travail ; et son maître se repentit amèrement de lui avoir fait faire un voyage qui lui avait tant coûté, et lui rapportait si peu. Son aventure devint fameuse dans toute l'Arabie, et de là nous est venu ce proverbe connu de tous les musulmans : « *Que l'on mène un âne à la Mecque, fût-ce même l'âne du Messie, on n'en ramènera jamais qu'un âne.* » (Bibliothèque orientale.)



CHAPITRE VI.

DÉPART DES TROIS VOYAGEURS. LA VANITÉ.

La petite gazelle avait écouté cette histoire avec attention; mais lorsque sa curiosité fut satisfaite, elle entra dans une violente colère contre le conteur. « Quoi, malheureux! lui dit-elle, tu oses insulter ton maître, et comparer à un âne le plus spirituel de tous les hommes? » Le vénérable docteur veut répliquer; mais Bardouc lui impose si-

lence avec humeur : car, avant même de lui demander son avis, il avait formé la résolution d'abandonner le mont Taurus, et de se livrer à la destinée que la petite gazelle lui montrait sous une si riante perspective. Les trois voyageurs se mettent donc en chemin. Les premiers jours se passent sans événemens bien remarquables : tantôt ils couchent à la belle étoile, tantôt ils reçoivent l'hospitalité sous le toit des pâtres et des laboureurs qu'ils rencontrent sur la route. La petite gazelle marche et bondit toujours en avant; elle est de la gaieté la plus folle, et ne cesse de divertir son maître par sa pétulance et son bavardage. Pour le pauvre bouc, il marche toujours

derrière Bardouc sans dire un seul mot ; à sa contenance, on le prendrait pour un bouc ordinaire, et personne ne se douterait de son savoir.

Un jour le pâtre se reposait au pied d'un arbre ; le vieux bouc dormait profondément à ses côtés, mais la petite gazelle ne dormait plus depuis le moment du départ. Elle vient se placer aussi à côté de son maître, et le regardant avec admiration : « Que ta figure, lui dit-elle, est vermeille et gracieuse ! Quel malheur que tant de beauté soit cachée sous des vêtemens si grossiers ! Hélas ! dans le monde on ne juge les hommes que sur les apparences, et on te jugera sur tes

habits. On dira : Ce n'est qu'un pauvre pâtre ; eusses-tu le cœur d'un roi, on te tournera le dos. Il me semble te voir avec un vêtement magnifique ; un superbe turban s'élève au-dessus de ta tête ; un riche manteau de cachemire, tout semé de pierres précieuses, se déploie sur tes épaules. Tous les hommes se rangent sur ton passage, et disent : C'est un prince ! Tous les cœurs volent au-devant de toi, et toutes les femmes disent en te regardant avec amour : Voilà le plus bel homme de la Perse ! »

A ces mots, le pauvre Bardouc jette les yeux sur son costume et soupire, il se lève et se remet tristement en chemin avec ses deux

compagnons de voyage. Mais à peine a-t-il fait une centaine de pas qu'il aperçoit un gros paquet enveloppé soigneusement d'un beau tapis de Perse. Il le regarde avec étonnement. L'ouvrira-t-il ? La petite gazelle dit oui ; le vieux bouc dit non. « Pourquoi ne l'ouvrirait-il pas ? dit la gazelle. — Parce qu'il n'est point à lui. — Peut-être est-ce un bienfait du Prophète, et nous ne devons point le dédaigner. — Le Prophète blâme la curiosité, et nous défend de nous approprier le bien d'autrui. — Ce paquet n'est peut-être à personne ; d'ailleurs, tais-toi : le scrupule est fils de la sottise. » Le vieux bouc allait répondre, et il ne manquait certainement pas de bon-

nes raisons ; mais la gazelle donne un coup de corne dans le paquet ; il s'ouvre, et présente aux yeux de Bardouc un riche vêtement tout complet. Il tourne et retourne dans ses mains un superbe turban surmonté d'une aigrette de saphirs ; il le pose sur sa tête, jette avec dédain son misérable costume de pâtre, et revêt avec orgueil un manteau écarlate semé de fleurs d'or et d'argent. A chaque décoration nouvelle, le vieux bouc essaie de murmurer, mais les paroles expirent sur ses lèvres, tandis que la flatteuse gazelle bondit de joie, vante l'élégance et la bonne mine de son maître, et l'entraîne vers une fontaine voisine. Le vénérable bouc ne les

suit pas, et s'endort de nouveau. Bardouc ne peut se lasser de s'admirer dans le cristal de la fontaine. « Est-ce bien moi? dit-il; moi, Bardouc? Quoi! je serais ce pauvre berger du mont Taurus! impossible! Je suis au moins un des proches parens du grand visir. Oh! ma chère petite gazelle, tu avais bien raison de vanter ma beauté. Que ma taille est noble et bien prise! Quelle différence pourtant l'habit met entre un homme et lui-même! Je ne me reconnais plus; je m'admire, je me respecte comme si j'étais une autre personne bien supérieure à moi. Quel effet je vais produire à Ispahan, dans cette ville

superbe, la plus riche de l'univers et le digne séjour des rois ! »

A peine achevait-il de se rendre une justice aussi éclatante, qu'il entend rire au fond d'un petit bois dont la fontaine est ombragée. Il se retourne avec surprise, et voit quatre bergers qui, l'ayant examiné et entendu, s'égayaient à ses dépens. « Seigneur Bardouc, dit l'un, nous sommes les très-humbles esclaves de votre hautesse. — Votre beauté, dit un autre, est si éblouissante, que je ne puis la regarder en face : c'est le soleil en plein midi. —Votre grandeur, dit un troisième, est bien modeste ! vous vous dites tout simplement proche parent du grand visir, et je gage que vous descendez de

Mahomet. — Quoi ! seigneur, dit le quatrième, votre magnificence voyage à pied sans autre suite qu'un bouc et une gazelle ! Sans doute vous aurez laissé votre équipage, vos chevaux, vos esclaves et votre harem sur le mont Taurus. » Tous ces brocards sont accompagnés de longs éclats de rire que la petite gazelle trouve très-indécens. Elle frémit de colère : « Quoi, Bardouc ! lui dit-elle tout bas, un homme comme toi se laisserait insulter par ces insectes ! c'est trop long-temps souffrir de semblables outrages, et.... » Bardouc ne lui donne pas le temps d'achever ; il répond aux éclats de rire par des injures qui ne restent pas long-temps sans réponse ;

il ne se possède plus, et prenant son bâton noueux à deux mains, il tombe avec fureur sur les impertinens qui ont l'audace de se moquer de lui. Il était jeune et plein de vigueur; mais il était seul, et les mauvais plaisans étaient quatre. Ils lui arrachent son bâton, s'en servent contre lui-même, l'assomment et le laissent pour mort sur la place.

Pauvre Bardouc! quel triste début pour de si belles espérances! quels funestes coups donnés à ta première vanité! Heureux encore si ta vanité seule les avait reçus! Il cherche des yeux la petite gazelle pour l'accabler de reproches. Elle est déjà bien loin; elle a craint, sans doute, les premiers mouvemens

de son indignation, et elle a pris sagement le parti de la fuite. Mais le vieux bouc est revenu soudain vers son maître ; il le regarde d'un œil de pitié, et lui conseille de quitter au plus vite ces vêtemens funestes, et de reprendre son costume de pâtre, qui l'expose à moins d'inconvéniens. Bardouc hésite. « Quoi ! lui dit le sage, ta sotte vanité n'est pas encore guérie ! Pour corriger de l'orgueil, faut-il donc tuer l'orgueilleux ? » A cette verte réprimande, le berger reprend sa peau de brebis, sa ceinture d'écorce, son hâvre-sac, et remet à leur place les riches vêtemens dont il s'était emparé.

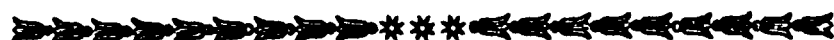
A peine a-t-il fait deux cents pas,

qu'il se voit arrêté par six hommes grands et vigoureux, qui lui demandent s'il n'aurait point vu par hasard un paquet enveloppé d'un tapis de Perse ? Ce paquet, disent-ils, appartient au fils aîné du Grand Roi, qui l'a perdu près de cette fontaine où il s'est un moment reposé. Bardouc tremble de tous ses membres. Peut-être ces esclaves l'ont-ils aperçu dans le moment où il se pavanait sous ce brillant costume ? Peut-être a-t-il été dénoncé par les bergers qui l'ont si maltraité ? Il n'ose répondre à celui qui l'interroge. « Ton silence parle contre toi, dit l'esclave, d'une voix menaçante et terrible ; tu as dérobé ce que nous cherchons, et nous sau-

rons bien te faire avouer ton crime.» En même temps les six esclaves tirent de longs fouets qu'ils tenaient cachés sous leur robe. La crainte avait empêché Bardouc de parler; l'excès de la crainte délie tout-à-coup sa langue. « Ah! seigneurs! dit-il, je ne suis point coupable; je n'ai point touché le trésor que vous cherchez, et vous le trouverez à quelques pas d'ici. Que le ciel me préserve de désirer le bien d'autrui! »

Les esclaves courent vers le lieu qui leur est indiqué, et Bardouc va se cacher dans l'endroit le plus obscur du petit bocage. « Avouez, mon cher maître, lui dit le vieux bouc, que je n'avais pas une mauvaise

idée lorsque je vous conseillais de quitter ces riches vêtemens. Vous avez payé bien cher leur jouissance momentanée. Ces vilains esclaves noirs, dont la voix est si rauque et la mine si rébarbative, vous auraient déchiré de coups de fouets, s'ils vous avaient vu profanant les habits de leur maître ; et l'héritier présomptif du trône n'eût pas manqué de vous faire empaler pour réparer l'honneur de son cafetan.— Ah ! dit Bardouc en passant une main reconnaissante sur le dos de son vieux compagnon, ne m'abandonne pas. Je n'oublierai jamais le service que tu m'as rendu, et je ne serai plus de l'avis de ma gazelle. »



CHAPITRE VII.

LE SECOURS INATTENDU.

Le soleil commençait à se cacher derrière le sommet des montagnes, et semblait jeter un dernier regard sur la terre; ses rayons brillaient encore dans l'immensité des cieux, et versaient des torrens de pourpre sur les nuages légers qui s'amoncelaient autour de lui, comme pour dérober son déclin aux yeux de la nature. Les oiseaux voltigeaient de branche en branche, et faisaient re-

tentir de leurs chants précurseurs de la nuit le petit bocage de myrte et de citronniers, asile de leurs jeux, de leur innocence et de leurs amours.....

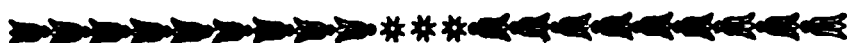
Bardouc était le seul être qui, dans ce canton délicieux de la Perse, vît avec inquiétude approcher les ténèbres. Il était accablé de lassitude; il avait surtout grand besoin d'un bon lit, et murmurait contre sa triste destinée; il commençait même à s'impatienter contre son vieux compagnon, qui ne trouvait dans sa cervelle que des raisonnemens creux, et non les moyens de le tirer de cette fâcheuse position. Il se livrait à son désespoir, lorsqu'un bruit léger se fait entendre

auprès de lui; il se lève en tremblant, et voit, à travers le feuillage, une petite vieille qui vient remplir un vase à la fontaine. Si cette petite vieille n'est pas jolie, il est facile de voir qu'elle l'a été. Ses traits ont conservé un air de douceur et de bonté dont le pauvre pâtre est charmé d'abord. Elle le regarde pendant quelque temps avec intérêt, et lui dit : « Que fais-tu là, jeune infortuné? Où comptes-tu passer la nuit? » Bardouc lui raconte son aventure, lui parle des coups qu'il a reçus, et qu'il avoue ingénument avoir bien mérités; puis il finit par implorer sa pitié. « C'est un sentiment que je ne refuse jamais au malheur, dit la vieille;

puisque tu souffres, tu as des droits à mes bienfaits. Prends d'abord cette petite fiole; la liqueur qu'elle contient te guérira de tes blessures, et te donnera des forces nouvelles. » Bardouc obéit. Il boit la liqueur contenue dans la fiole, et tout-à-coup il se sent renaître; jamais il ne s'est trouvé plus leste et plus vigoureux. Il tombe aux pieds de cette femme secourable, qui, dans ce moment, lui paraît une divinité. « Mon jeune ami, lui dit-elle, je ne veux pas t'abandonner à ton malheureux sort et à tous les dangers de ton inexpérience. Viens habiter ma chaumière; tu y resteras jusqu'à ce qu'il te plaise d'en sortir. Je suis vieille, mais je ne suis point

exigeante ; je te regarderai comme mon fils ; je te procurerai toutes les jouissances qui peuvent satisfaire des goûts simples et une ame pure. »

Bardouc regarde son compagnon, qui lui fait signe d'accepter sur-le-champ une proposition aussi avantageuse. Le pâtre va suivre ce conseil, lorsqu'il est interrompu par l'arrivée subite de la petite gazelle, qui vient en bondissant vers son maître, et qui jamais encore n'avait paru si légère, si sémillante et si jolie.



CHAPITRE VIII.

LA RIVALITÉ.

« Ah ! mon cher maître ! dit la petite extravagante, regarde qui je t'amène. C'est une des célestes houris qui vient de quitter le paradis du Prophète pour te secourir et te consoler. » Bardouc lève les yeux, et voit une jeune fille d'une éblouissante beauté ; il rougit, baisse les yeux ; il se trouble, et ne sait quelle révolution vient de s'opérer dans tout son être. La jeune fille le re-

garde timidement ; un doux sourire effleure ses lèvres, la couleur charmante de la rose s'étend sur le velouté de ses joues enfantines. Dans un instant Bardouc oublie la petite vieille qui lui offre un asile. « Allons donc, mon cher maître, lui dit le vieux bouc, partons ; qu'est-ce qui peut te retenir ? Suivons cette bonne vieille qui nous offre une si généreuse hospitalité. » Bardouc ne l'entend plus ; son cœur palpite avec tant de violence, qu'à peine il peut respirer ; une flamme inconnue circule dans toutes ses veines. « Eh bien ? dit la petite vieille, veux-tu me suivre ? tout ce que je possède est à toi ; des champs fertiles, de beaux jardins, de riches vergers environ-

nent ma demeure, et les eaux bienfaisantes de cette fontaine arrosent ma prairie où paissent de nombreux troupeaux. — Quoi! tu balances? » dit le vieux bouc avec étonnement.

La jeune fille s'avance d'un air humble qui relève encore le brillant éclat de sa beauté : « Jeune berger, dit-elle en soupirant, je voudrais avoir un palais magnifique pour te recevoir d'une manière digne de toi; je voudrais avoir de nombreux esclaves pour te servir, mais, hélas! je suis pauvre, et ne puis t'offrir qu'une chaumière délabrée, que des champs stériles et dépouillés. » Ce discours est accompagné de quelques larmes et d'un regard si doux et si tendre, que la petite gazelle ne

peut y tenir. « Quoi! dit-elle en faisant le *saut de mouton*, tu pourrais balancer un instant entre cette petite vieille et cet être enchanteur! ce chef-d'œuvre des cieux qui t'offre des biens cent fois préférables à tous les trésors de l'univers; qui t'offre son cœur, sa personne, une source inépuisable de voluptés!..... Sa chaumière est pauvre; mais elle l'habite! va, ce modeste séjour est plus beau par sa présence, que, sans elle, le plus magnifique palais des rois.—Ne crois point aux discours de cette petite folle, s'écrie le vieux bouc; combien de fois déjà ne t'a-t-elle pas trompé? Fuis cette jeune beauté qui te séduit; souvent des dehors enchanteurs cachent un

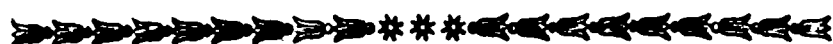
cœur perfide. Cette bonne petite vieille, au contraire, ne veut point abuser de ta crédulité; elle ne t'offre que des biens solides et durables. Chez elle tu seras maître de tes volontés, à l'abri des injures du sort. Chez cette jeune fille, tu ne seras peut-être qu'un malheureux esclave, soumis à tous les caprices d'un tyran d'autant plus puissant que son empire sera fondé sur ta faiblesse. — Tu es un calomniateur, répond vivement la petite gazelle : qui t'a dit que tant de charmes cachaient un cœur perfide? Non, non, la jeunesse est l'âge de la candeur, et la beauté est toujours l'image de l'innocence et de la vertu. Bardouc sera l'esclave de cette jeune personne? Eh! quand bien même

cela serait, quel bonheur que celui de ne respirer que pour elle ! Quelle récompense, mon cher maître, lorsqu'elle daignera t'accorder un sourire ! lorsqu'entourant de tes bras amoureux sa taille élégante et légère, tu pourras la presser sur ton cœur, et savourer sur ses lèvres vermeilles un parfum plus doux que celui des roses !... »

Le vieux bouc reste muet ; et Bardouc s'écrie avec transport : « Oh ! ma chère petite gazelle ! jamais tu n'as si bien parlé ; c'est le ciel qui t'envoie les conseils que tu me donnes aujourd'hui. Chacune de tes paroles est entrée jusqu'au fond de mon cœur, et mon cœur me dit que tu as raison. Oui, tu me montres le

véritable chemin du bonheur, et je le suivrai, quand je devrais mourir. »

La jeune fille prend le bras de Bardouc, et le conduit sous le dôme de verdure qui mène à la chaumière qu'elle habite. Bardouc, l'ingrat Bardouc, ne songe pas même à remercier la bonne vieille qui venait de lui offrir l'hospitalité. Il faut dire, pour l'excuser, que la gazelle ne cesse de babiller et de le distraire; elle a une telle fécondité d'imagination et de sentimens; elle dit de si jolies choses, que Bardouc ne peut s'occuper que d'elle seule. Il n'aurait pas voulu, pour un royaume, perdre un seul mot de ses discours.



CHAPITRE IX.

LES PREMIÈRES AMOURS.

Quand Bardouc fut entré dans la chaumière de Zélida, la jeune fille lui offrit un repas qu'un peu plus tôt il eût trouvé délicieux, non que les mets fussent bien recherchés, mais parce qu'il mourait de faim. A présent Bardouc a perdu entièrement l'appétit ; et quoique les fruits cueillis et offerts par l'amour aient un velouté, une saveur que n'ont

point les autres fruits, il n'y touche que du bout des lèvres. Il ne peut se lasser de regarder Zélida, et plus il la regarde, plus il sent le besoin de la voir. Chaque mot que la jeune fille laisse échapper le ravit en extase. « Eh bien, mon vieux grondeur, dit-il à son vénérable compagnon, avons-nous si mal fait de quitter notre cabane du mont Taurus pour ce palais enchanté ? Tout le bonheur de l'homme est ici. » Le vieux bouc remue l'oreille et ne répond rien. Dans le même instant, la petite gazelle fait remarquer à son maître qu'il n'y a qu'un seul lit dans la chaumière. Cette remarque fait naître mille pensées voluptueuses dans l'ame exaltée du berger,

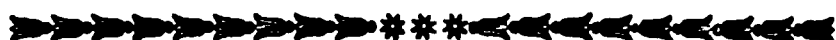
qui remplissent son imagination des plus séduisantes espérances.

Après le souper, la jeune Zélida se lève, regarde Bardouc avec tristesse, et laissant échapper quelques larmes, elle lui dit : « Cher Bardouc, une cruelle destinée s'oppose à notre bonheur mutuel ; nous devons nous y soumettre, sans quoi la mort la plus prompte et la plus terrible serait le prix de notre désobéissance. » Bardouc recule épouvanté, et la tendre Zélida continue : « Le jour de ma naissance, un génie ennemi de ma famille m'a condamnée à ne pouvoir faire le bonheur d'un amant, jusqu'à ce que le ruisseau qui murmure derrière cette colline, vienne baigner les murs

de ma chaumière, après avoir arrosé mes champs, mes prairies et mon verger. Cet ordre est irrévocable, et si je n'obéis, la foudre doit nous frapper tous les deux au même instant. Tu ne peux même passer la nuit sous ma chaumière, jusqu'au jour prescrit par le génie; jour hélas! que nous ne verrons peut-être jamais. — Maudit soit ce génie infernal! s'écrie Bardouc; pourquoi nous traite-t-il avec tant de barbarie? Je saurai bien tromper sa cruauté, et dès demain, à la pointe du jour, je travaillerai, je chercherai à percer cette colline qui nous sépare du ruisseau; je le conduirai dans les lieux qu'il doit parcourir, et Zélida sera ma femme.

— Bravo! bravo! s'écrie la petite gazelle ; oui, Zélida sera ta femme. — Cher Bardouc! reprend Zélida, cette colline est élevée ; il faut un grand travail pour parvenir à la percer.... — Nous en viendrons à bout, dit la petite gazelle ; mon maître est robuste, il t'aime, et tu dois être sa récompense. — Oh ! sans doute, répond Zélida ; mais jusqu'à ce moment fortuné, il ne peut coucher dans ma chaumière : il y va de sa vie et de la mienne. Viens donc, cher Bardouc, viens ; je vais étendre dans le jardin, sous un vieil oranger, une bonne natte de jonc toute neuve ; là tu passeras la nuit entre ton bouc et ta gazelle, en attendant que le génie soit satisfait. » A ces

mots, elle conduit les trois voyageurs sous le vieil oranger. Le pauvre pâtre murmure contre le génie qui le force de coucher à la belle étoile, lorsqu'il pourrait passer une nuit si délicieuse dans les bras de sa maîtresse. Il ne dormit guère, car la pluie tomba presque toute la nuit; mais sa petite gazelle ne cessait de lui vanter les charmes de Zélida, et Bardouc oubliait la pluie. Quant au vieux bouc, il disait de temps en temps à son maître : « Ah! si nous avions suivi la petite vieille, nous serions mieux couchés. »



CHAPITRE X.

LE TRAVAIL ET L'ESPÉRANCE.

Bardouc se lève avec le jour; il s'arme gaiement de tous les instrumens nécessaires à son entreprise. Il commence d'abord par tracer le lit du ruisseau. Le vieux bouc, témoin de tous ces travaux, les dirige, tout en les désapprouvant. La petite gazelle ne s'en mêle point : elle n'y entend rien, et si elle voulait donner des conseils, elle gâterait tout; mais, en revanche, elle ne cesse

d'animer par ses discours l'ardeur de son maître. La belle Zélida vient de temps en temps elle-même visiter l'heureux Bardouc. Si elle paraît contente de son travail, si elle lui sourit, si elle lui permet quelques caresses innocentes, il se croit des forces surnaturelles, et tenterait, je crois, d'aplanir le mont Taurus.

Il emploie deux mois à tracer le lit du ruisseau : un autre y eût mis un an ; mais quand on travaille pour posséder ce que l'on aime, on est plus expéditif qu'un autre. Il ne s'agit plus que d'entamer la colline qui sépare du ruisseau les champs stériles de Zélida. Bardouc n'est point effrayé des difficultés qu'il rencontre. Sa petite gazelle est toujours

là pour relever son courage, que la fatigue épuise quelquefois. Dans ces momens de lassitude, le vieux bouc vient se coucher près de son maître, essaie de lui montrer la folie de son entreprise et de ses chimères; il cherche même, ce qui n'est pas bien, à lui donner quelques soupçons peu honorables sur le caractère de Zélida, et finit toujours par lui dire : « Pauvre Bardouc! la petite vieille ne t'aurait pas soumis à une si rude épreuve; elle n'avait point de colline à aplanir, et le lit de son ruisseau était tout creusé. » Mais à mesure que les forces de Bardouc renaissent, le sage à longue barbe perd de ses droits, et la petite gazelle rentre dans tous les siens.

***

Enfin le ruisseau va couler dans les vergers de Zélida, fertiliser ses champs, ses prairies, et baigner les murs de sa chaumière. La jeune fille accourt; Bardouc, tout brûlant d'amour, vole au-devant d'elle. Zélida modère l'impétuosité de ses transports, fond en larmes, et lui dit : « Ah! cher Bardouc! le bonheur n'est point fait pour nous. Abandonne une infortunée que le ciel se plaît à persécuter. — Qu'entends-je? s'écrie Bardouc effrayé; quel malheur nous est-il donc arrivé? — Hélas! répond Zélida, une fée bienfaisante m'avait fait présent d'un précieux anneau : Je veux, m'avait-elle dit, que cet anneau brille à ton doigt le jour de tes noces; à cette

condition, le bonheur habitera toujours avec toi ; mais si tu n'obéis à cet ordre du destin, ton époux et toi vous serez accablés sous le poids de la plus cruelle infortune ; une horrible misère vous accompagnera jusqu'au tombeau ; vous cesserez de vous aimer pour vous haïr ; et cette haine, accrue par le temps, mettra le comble à vos maux. — Vous haïr ! s'écrie la petite gazelle ; vous haïr ! impossible ! la fée la plus puissante, toutes les fées réunies voudraient en vain opérer ce changement dans vos cœurs. — Depuis long-temps, continue la tendre Zélida, je conservais, comme la prunelle de mes yeux, cet anneau, gage assuré de mon bonheur à venir ; mais enfin,

dans la crainte qu'il ne me fût dérobé, j'ai voulu le soustraire à tous les regards. Je l'ai enfoui dans ce champ; mais, par le plus grand des malheurs, toujours occupée de mon amour pour toi, j'ai entièrement oublié l'endroit où j'ai déposé ce précieux trésor. Ce champ est si vaste! il faudrait peut-être le retourner en entier, et je sens bien que cela n'est pas possible. Cependant.... peut-être au premier coup de bêche serions-nous assez heureux.... Mais non, non; pourquoi nourrir une fausse espérance? n'as-tu pas assez travaillé pour moi? »

La jeune fille accompagne ce discours d'un torrent de larmes. La petite gazelle est attendrie. « Quoi!

Bardouc ! dit-elle, tu laisserais cette jeune et intéressante personne se livrer au désespoir pour une semblable bagatelle ! tu ne mérites guère de posséder son cœur ! Que te faut-il pour obtenir la charmante Zélida ? Fouiller ces champs pour retrouver un anneau ! Tes forces, ton courage, ton amour, sont-ils au-dessous de cette nouvelle entreprise ? Non : après avoir rempli les volontés du génie, il faut obéir à la fée ; et retrouver un anneau perdu n'est pas une chose si difficile que de percer une colline. »

Bardouc regarde la belle Zélida, qui dans ce moment caresse la petite gazelle. Le cœur de Bardouc est vivement ému de ce spectacle, et sa

résolution est prise. « Allons, dit-il, ne pleure plus, chère Zélida; la fée sera contente. Je vais labourer ce champ jusqu'à ce que l'anneau soit retrouvé. » Zélida lui donne un baiser; et Bardouc, enflammé d'un nouveau zèle, recommence un nouveau travail sur de nouvelles espérances.

A chaque coup de bêche qu'il donne, la petite gazelle lui dit : « C'est là..... c'est ici. » Quelquefois, mais rarement, le vieux bouc s'approche de son maître, et dit : « Pauvre insensé! ne vois-tu pas qu'on se joue de ta crédulité? Comment veux-tu retrouver un anneau perdu dans un si grand espace? » Mais la petite gazelle revient bien

vite, et dit au pâtre : « Courage ! Bardouc, courage ! Encore un coup de bêche.... encore.... Qui sait ? dans une minute, peut-être, tu vas trouver l'anneau et le bonheur. » Bardouc donnait autant de coups de bêche que la gazelle disait de paroles ; mais, hélas ! il ne retrouvait point le merveilleux anneau.

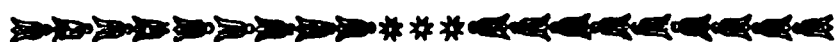
Enfin le champ est retourné plus de vingt fois dans tous les sens. Bardouc commençait à perdre patience, et prêtait une oreille un peu plus attentive aux conseils de son vieux compagnon, lorsque Zélida vient à lui avec une physionomie toute rayonnante d'espérance et de joie. « Cesse ton travail, lui dit-elle, il devient inutile ; la bonne

fée est complètement satisfaite : En vain, m'a-t-elle dit, en vain tu chercherais le talisman que je t'avais donné : je l'ai enlevé moi-même ; mais je veux te faire présent de cent mesures de maïs. Dans les cent mesures, il se trouve douze grains qu'il faut semer ; ils produiront des épis de perles magnifiques. Tu cueilleras ces belles perles, ton amant les disposera pour t'en faire un collier auquel je donnerai toutes les propriétés de l'anneau. Tant que tu porteras ce riche collier, tu seras la plus heureuse des femmes, et ton jeune époux le plus heureux des maris. La seule difficulté, continue Zélida, c'est de pouvoir choisir ces douze grains merveilleux sur les

cent mesures de maïs ; tous les grains se ressemblent, et douze seulement doivent produire des perles. — Belle difficulté ! s'écrie la petite gazelle ; nous n'avons qu'à semer les cent mesures de maïs à la fois, et nous serons bien sûrs de ne pas nous tromper ! — Par Mahomet ! dit Bardouc, dans un transport de joie inexprimable ; tu as bien raison. Que tu as d'esprit ! Jamais mon vieux docteur n'eût trouvé dans sa tête creuse un moyen aussi simple et aussi expéditif. »

Voilà donc le berger qui travaille sur de nouveaux frais, et qui se met à ensemencer les champs qu'il avait si bien défrichés. Ce genre de travail n'était pas bien difficile ; en peu

de jours Bardouc arrive au moment fortuné où tant de peines et de fatigues vont enfin recevoir leur récompense. Zélida ne demande plus qu'une seule chose. Un saint fakir, révéré dans toute la Perse pour sa piété profonde, habite un ermitage éloigné de huit journées de chemin; la jeune fille désire ardemment que le saint homme, dont elle est d'ailleurs un peu parente, soit présent à son mariage, et le bénisse; mais pour que le saint paraisse, il faut aller le chercher. Bardouc peut-il se refuser à ce désir pieux de son amante? La petite gazelle dit *non* en soupirant, et le vieux bouc n'est pas consulté.



CHAPITRE XI.

HUIT JOURS D'ABSENCE.

On était dans la saison brûlante ; Bardouc souffrait beaucoup de la chaleur ; il était obligé de traverser des déserts arides. Souvent il avait faim et ne trouvait pas même un fruit sauvage pour se rassasier ; il mourait de soif, et pas une humble source ne s'offrait à ses yeux pour le désaltérer ; mais sa petite gazelle lui rappelait que dans peu de jours il posséderait les charmes de Zélida,

qu'il n'en serait plus séparé. Cette pensée lui tenait lieu de tout et le rendait heureux au milieu de toutes les privations.

Cependant, à force de courir et de babiller, la petite gazelle commence à se fatiguer ; et, vers le quatrième jour, tandis qu'elle prenait un moment de repos, le vieux bouc ose faire part à son maître de quelques réflexions assez importantes, et il lui insinue qu'il ne serait pas absolument impossible que Zélida l'eût éloigné pour le tromper. Bardouc est inquiet, il rejette d'abord bien loin cette insinuation perfide ; mais il y revient comme malgré lui, et il voudrait bien trouver un moyen pour s'assurer de la fidélité

de sa maîtresse. Mais comment découvrir la vérité? « Rien de plus facile, dit le vieux bouc : elle ne s'attend pas encore à notre retour, il faut revenir sur nos pas et la surprendre; nous verrons comment elle supporte votre absence. » Bardouc consulte la petite gazelle, et, chose merveilleuse, elle se trouve de l'avis du vieux bouc. « Il a raison, dit-elle, avec une extrême vivacité, il serait possible que, pendant ton absence, un autre amant....
— Partons, partons, » s'écrie Bardouc.

Il se remet en chemin, et, après une absence de huit jours, il touche presqu'à la demeure de Zélida. Comme son cœur palpite d'espé-

rance et d'amour, lorsqu'il aperçoit ce vieil oranger dont le feuillage protégea long-temps son sommeil! Plus il avance, plus il se reproche l'injustice de ses soupçons, et gronde son vieux bouc d'avoir fait naître dans son cœur une défiance qu'il regarde comme un crime. Il entre déjà dans le joli jardin qui lui doit sa fertilité. Ses inquiétudes sont dissipées; la nuit est calme et pure; l'air est frais et parfumé; les étoiles brillent à la voûte du ciel, et répandent une douce clarté sur le monde. Toute la nature semble sourire à l'amoureux Bardouc, lui présager son bonheur et s'embellir de ses illusions.

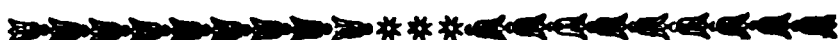
Il arrive devant la chaumière

qu'un groupe d'arbres fruitiers dérobe encore à sa vue. Quel est son étonnement ! il aperçoit une brillante illumination, il entend des cris de joie qui se mêlent au son champêtre de plusieurs instrumens. Tout lui annonce que Zélida donne ce soir une fête. Il voit une table chargée de mets et couronnée de fleurs, sous un berceau de myrte qu'il avait tressé lui-même ; il n'ose en croire ses yeux. Zélida aurait-elle prévu son retour ? Voudrait-elle lui causer une agréable surprise ? Le vieux bouc assure bien positivement que cela n'est pas possible ; la petite gazelle affirme, au contraire, que rien n'est plus vraisemblable ; la fée, protectrice de Zélida, l'aura

sans doute avertie du retour de Bardouc : une fée sait prédire des événemens plus extraordinaires. Le pâtre est pleinement de l'avis de sa petite gazelle. Le cœur rempli d'une émotion très-vive, il s'avance vers la chaumière, et voit un jeune homme dont les traits lui sont inconnus, et qui s'est un peu retiré à l'écart pour veiller au festin préparé sous le berceau. Bardouc le salue, et lui demande en souriant pourquoi tous ces préparatifs, et dans quelle intention cette fête est donnée ?

« Quoi ! répond le jeune homme ; vous ne savez pas que la belle Zélida va se marier ? Vous venez donc de l'autre monde ! Entrez sous ce

berceau, je vais vous apprendre toutes les particularités de ce mariage; elles vous surprendront, j'en suis sûr. » Bardouc suit le jeune homme, et jouit d'avance du plaisir d'entendre raconter sa propre histoire.



CHAPITRE XII.

CONCLUSION DES PREMIÈRES AMOURS.

Lorsque les trois voyageurs furent entrés sous le berceau, le jeune inconnu prit la parole, et dit :

« Depuis long-temps le riche et beau Kaled était tendrement aimé de la belle Zélida ; mais elle était pauvre, ses champs étaient stériles, et ses prairies, toujours desséchées par les rayons du soleil, pouvaient à peine nourrir un maigre troupeau. Les parens de Kaled étaient avares ;

leurs yeux, fermés sur le mérite et les charmes de Zélida, ne voyaient que sa pauvreté. Ils avaient des champs bien cultivés; de nombreux troupeaux couvraient leurs pâturages; ils désiraient que leur fils ajoutât une riche dot aux biens qu'ils devaient lui laisser un jour. Kaled pouvait choisir une épouse parmi les filles les plus riches du canton; mais il aimait et ne voulait épouser que Zélida. En vain sa famille s'opposait à cette union; l'amour est plus fort que les parens, et les deux amans bravaient avec constance toutes les séductions de l'intérêt. »

La petite gazelle a bonne envie d'interrompre l'historien; son sang bouillonne dans ses veines, le feu

jaillit de ses yeux; mais une curiosité fort naturelle la force de modérer son impatience. Le jeune homme, sans s'apercevoir du trouble où il la jette, continue son récit en ces termes :

« Un génie bienfaisant fut touché de leur persévérance, et résolut de la couronner en rendant Zélida presque aussi riche que son amant. Un jour il vint dans cette chaumière sous la forme et dans le costume d'un pauvre pâtre qui demande l'hospitalité. Zélida l'accueille comme la bienfaisance accueille le malheur; et le génie reconnaissant ne fit pas attendre long-temps la récompense d'une si bonne action. Il se mit à travailler lui-même à la fortune de

Zélida ; il perça la petite colline qui borne ce jardin ; conduisit dans ses vergers et dans ses prairies le ruisseau qui les arrose, les embellit et les féconde ; défricha lui-même cette belle plaine, et l'ensemença de ses propres mains. Pendant tout ce travail, ne croyez pas qu'il entrât dans la chaumière ; non, il voulut se montrer aussi discret que généreux. Kaled, le seul Kaled, avait le droit d'y pénétrer depuis le déclin du jour jusqu'au lever du soleil ; tandis que ce bon génie, pour comble de bienfaits, couchait à la belle étoile sous ce vieil oranger, faisait le guet toute la nuit, et se tenait là, comme en sentinelle, pour empêcher que quelque importun ne vînt troubler le re-

pos et les plaisirs des deux amans.... »

Ici la petite gazelle frémit de colère et d'indignation ; le jeune homme, qui ne peut se douter de l'intérêt qu'elle prend à cette histoire, continue :

« Enfin, dit-il, lorsque les parens de Kaled virent les champs de Zélida si bien cultivés, ses prairies arrosées et ses vergers couverts de fruits, ils consentirent au mariage de leur fils avec cette jeune beauté, devenue un excellent parti, grâce aux soins du bon génie. C'est aujourd'hui que cette union se célèbre, et voilà pourquoi la chaumière est illuminée, voilà pourquoi vous entendez ce concert de voix et d'instrumens. Cette table est dressée pour le

repas qui doit terminer la noce. Vous y assisterez, si vous voulez prendre part à nos plaisirs. »

Qui pourrait exprimer l'émotion de Bardouc pendant ce récit? Chaque circonstance, chaque mot sorti des lèvres du jeune inconnu, sont autant de coups de poignard pour le malheureux amant. Il demeure pendant quelques minutes immobile d'étonnement, de honte et de fureur; enfin il s'écrie: « Ah! perfide Zélida! monstre d'ingratitude! voilà donc comme tu me trompais! je travaillais à la sueur de mon front pour enrichir mon rival et lui donner ma maîtresse; je couchais à la belle étoile, exposé à la pluie, à tous les vents, tandis qu'un autre pressait

dans ses bras l'indigne objet de tant d'amour ! O rage ! ô honte ! je leur servais de sentinelle pendant la nuit, comme le chien qui veille à la porte de son maître pour en écarter les voleurs ! Serpent, qui m'enlaçais pour me déchirer ! puisse le ciel t'écraser de sa foudre vengeresse ! puissent tous les tourmens de l'enfer se réunir sur ton amant et sur toi !

» — Bardouc, mon cher maître, calme ton désespoir, dit le vénérable bouc ; ne perds pas la tête pour si peu de chose. Ne dirait-on pas que Zélida est la seule femme sur la terre ? Console-toi ; il y en a pour tout le monde, et même plus qu'il n'en faut. Cet événement d'ailleurs est très-simple, très-naturel, et tu

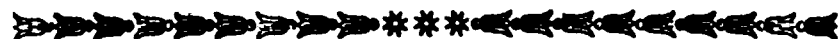
dois te trouver fort heureux..... — Venge-toi, venge-toi! s'écrie la petite gazelle hors d'elle-même. Suis-moi; viens traiter la perfide comme elle le mérite. Qu'elle rougisse au moins de son insigne fourberie..... Suis-moi! » Bardouc obéit à la voix de sa gazelle qui vole devant lui; il se précipite dans la chaumière, et, sans penser aux nombreux témoins qui l'environnent, il accable Zélida des plus terribles imprécations; il raconte l'art infernal qu'elle a déployé pour l'engager à des travaux dont un autre devait recueillir tout le fruit. O perversité humaine! Le discours de Bardouc, cette colère si légitime firent éclater de rire tous les auditeurs. D'une voix unanime

on célébra l'esprit et la finesse de Zélida ; on admira le stratagème adroit qu'elle avait imaginé pour épouser son amant. Les heureux ont toujours raison ; l'esprit absout celui qui en abuse. Qui trompe habilement n'est plus un trompeur. Le plus grand de tous les torts c'est d'être dupe ; et le ridicule nous punit d'avoir compté sur la franchise. Quand Bardouc voit que les rieurs ne sont pas de son côté, il entre dans une fureur qui ressemble à la frénésie ; il s'élance sur tout ce qu'il trouve sous sa main, renverse les flambeaux, les meubles, les instrumens, et s'enfuit comme un forcené, trop heureux encore que les assistans ne lui fassent pas payer bien cher une

sortie aussi déplacée qu'inattendue. Mais on le regarde comme un fou, et on le laisse partir.

Que deviendra-t-il ? où ira-t-il ? que fera-t-il ? Il n'en sait rien, et n'y pense pas. Son vieux bouc est muet ; la petite gazelle parle sans savoir ce qu'elle dit. Elle présente aux yeux de Bardouc toute l'horreur de sa situation ; elle lui montre un avenir sans espérance ; elle lui dit qu'il abhorre Zélida, qu'il aime Zélida, qu'il doit fuir pour jamais Zélida, qu'il ne peut vivre sans Zélida. Enfin, elle lui conseille, pour mettre un terme à tant de chagrins et d'incertitudes, de se donner la mort, qu'elle lui fait envisager comme la fin de toutes les peines.

Bardouc va céder à cet avis ; déjà même il se penche sur un précipice d'une effrayante profondeur, il est prêt à s'y jeter la tête la première ; lorsque le vieux bouc, qui voit le danger, lui représente avec tant d'éloquence la folie qu'il va faire et le crime qu'il va commettre, que Bardouc se trouve comme enchaîné sur le bord de l'abîme ; et, sans tenir à la vie, il consent à ne pas mourir.



CHAPITRE XIII.

SIMPLICIE.



Après avoir fait beaucoup de chemin sans savoir où diriger ses pas; après avoir tonné long-temps contre les femmes en général, fort innocentes de sa déconvenue, et contre Zélida en particulier, qui sans doute rit à ses dépens dans les bras du beau Kaled, le pauvre Bardòuc prit, je crois, le meilleur parti qu'il eût à prendre dans cette triste circonstance. Accablé de fatigue, il

s'endormit profondément entre son bouc et sa gazelle, qui tous deux suivirent ce bon exemple.

Il ne fut tiré de son sommeil que par les gazouillemens d'une multitude de petits oiseaux, qui, voltigeant autour de lui, célébraient à l'envi le retour du matin. Il jette des yeux hagards sur tout ce qui l'environne, et se voit dans le séjour le plus charmant de la terre. Des arbres fruitiers de toutes les espèces, lui présentent leurs globes nuancés des plus riantes couleurs, l'orange, la pêche veloutée, la poire succulente, le citron doré, la grenade vermeille, se balancent au-dessus de sa tête, et semblent lui dire : « Cueille-nous; le ciel

nous a formés pour chatouiller agréablement le palais délicat de l'homme, et pour rafraîchir le sang qui coule dans ses veines. »

Bardouc, malgré l'amour qui le tourmente, cède à la muette éloquence de ces fruits délicieux, et fait un excellent déjeuner, qu'il partage avec ses deux compagnons de voyage. Il s'approche ensuite d'un ruisseau pour se désaltérer; mais bientôt il recule d'étonnement lorsqu'il voit devant lui cette même petite vieille qui lui avait offert une si généreuse hospitalité, et qu'il avait dédaignée pour suivre l'ingrate Zélida. Il rougit de honte, et garde un morne silence. La vieille le regarde en souriant et lui dit :

« Te voilà donc, pauvre jeune homme! je me doutais bien qu'un jour tu te repentirais de n'avoir pas accepté mes bienfaits. » Bardouc verse des larmes amères, et raconte l'histoire de ses amours avec cette naïveté d'un cœur que le monde n'a pas encore corrompu. La petite vieille lui dit : « Je te pardonne de m'avoir dédaignée pour la belle Zélida; sa jeunesse, sa beauté, ses grâces, ton âge, ton inexpérience, voilà tes excuses : à vingt ans, on est si facile à séduire! on cherche le bonheur, comme un aveugle cherche un asile dont il ne connaît pas la route : tu le trouveras chez moi. Oui, je ressens pour toi la plus tendre pitié, et je veux

commencer par te guérir d'un amour sans espérance. J'ai des spécifiques puissans pour les blessures de l'ame comme pour celles du corps, et voilà un breuvage qui peut rendre à ton cœur le repos dont il a si grand besoin. »

Bardouc prend avidement le breuvage que la bonne vieille lui présente. Dans un instant son amour se dissipe comme un songe : il n'a plus qu'une image vague et confuse de tout ce qu'il a souffert, et le souvenir de Zélida n'a plus rien de pénible pour son cœur. Il témoigne à sa bienfaitrice une reconnaissance dont les expressions annoncent la sincérité. « Viens avec moi, lui dit la vieille ; je veux te faire

présent d'une charmante habitation, où tu pourras couler des jours paisibles. Je suis une fée; mon nom est *Simplicie*; tout ce que tu vois ici m'appartient. Autrefois je régnais sur le monde entier; les rois même étaient soumis à ma puissance, et ils étaient plus heureux que ne le sont aujourd'hui les sujets. Mon empire a bien décliné; mon royaume se borne à ce petit coin de terre, et chaque jour l'orgueil en usurpe quelques parties; mais il me reste ces campagnes riantes et fertiles; ce nouvel Éden est à moi, et tu pourras en jouir comme de ta propriété. »

Bardouc suit la bonne *Simplicie*, qui le conduit vers une petite mai-

son agréable et commode, bâtie dans une situation charmante, au penchant d'une colline couverte d'arbres et baignée par les flots argentés du *Bandémire*. Des fenêtres de la maison, on voit cette belle rivière se déployer avec majesté, et rouler au milieu d'une plaine qu'elle enrichit de ses eaux. Elle suit son cours sous une voûte d'arbrisseaux qui, d'une rive à l'autre, unissent leurs branches flexibles, et laissent tomber de leurs rameaux agités par les vents, des fleurs et des fruits qui nagent sur les flots. Ce canton présente l'aspect d'un jardin enchanté, où la nature se plut à rassembler toutes ses richesses. Bardouc voit un grand

nombre d'habitations à peu près semblables à la sienne, et semées çà et là, sans art, sans ordre, au milieu des prairies, des bosquets et des fleurs, au bas des coteaux, et sur le bord des fontaines qui portent au *Bandémire* le tribut de leurs ondes.

Au milieu de ces riantes habitations, il distingue la demeure de *Simplicie*; elle est d'une architecture élégante, mais sans décoration. La fée l'y conduit, escortée d'un groupe de jeunes gens des deux sexes, qui chantent les louanges de leur bienfaitrice.

Après un repas délicieux, quoique frugal, Bardouc visite le petit royaume de *Simplicie*, et rencon-

tre sur son chemin une espèce de kiosque. Au-dessus de la porte, qui est fermée, on lit ces mots : *Défense aux habitans de ce beau lieu, de porter un pied téméraire dans ce pavillon, sous peine de perdre pour jamais le bonheur dont ils jouissent.*

Bardouc fait très-peu d'attention à cette inscription, et revient à sa demeure avec un cœur transporté de joie. Le vieux bouc semble partager la félicité de son maître : il trouve en effet dans ce lieu tout ce qui convient à ses goûts. « Ah, Bardouc ! dit-il, que nous sommes bien ici ! — Oui, mon vieil ami, répond Bardouc, et j'avoue que je ne conçois pas comment j'ai pu mériter un si grand bonheur. — Tu

as raison d'être étonné, mon cher maître, car le bonheur est un trésor qu'on ne rencontre jamais sans le mériter. — Quel beau lieu! continue Bardouc; que l'air est pur! quels parfums exquis s'élèvent autour de nous! C'est ici que je veux vivre et mourir. Qu'en dis-tu, ma petite gazelle? — Je ne dis rien, répond la gazelle; je jouis. J'éprouve un calme que je n'ai jamais senti. Jusqu'à ce jour, je n'ai cessé de désirer quelque chose, et maintenant je suis satisfaite comme si le monde entier m'appartenait. »

C'est ainsi que nos voyageurs s'entretenaient de leur situation nouvelle, lorsque la nuit vint annoncer l'instant du repos. Ils s'endormirent

paisiblement tous les trois, et se livrèrent à des rêves aussi riants que les tableaux dont ils venaient de voir et de sentir la réalité.

Le lendemain matin, après l'ablution accoutumée, le vénérable bouc conseille à son maître d'aller visiter les sujets de *Simplicie*; mais ils l'avaient prévenu. Ils accourent les premiers pour féliciter le jeune étranger qui vient partager la douceur de leur existence; ils lui parlent avec cette bienveillance qui naît du cœur, avec cette franchise naturelle qui vaut mieux que la politesse, et qui d'ailleurs ne l'exclut pas. Tous les sujets de *Simplicie* ont les mœurs de l'âge d'or, et semblent jouir du bonheur de ce siè-

cle fabuleux peut-être, où les hommes se livraient sans contrainte aux douces émotions de la nature, étaient bons par penchant, et joignaient à l'amour du bien l'ignorance du mal.





CHAPITRE XIV.

GRAND COMBAT ENTRE LE BOUC ET LA GAZELLE.

Bardouc vivait le plus heureux de tous les hommes, sans inquiétude pour le présent, sans crainte pour l'avenir, et sans mémoire du passé; mais, depuis quelque temps, la petite gazelle commençait à paraître mélancolique et rêveuse. Elle soupirait souvent; elle errait au hasard, sans projet et sans guide : ses discours étaient vagues, ses idées

étaient décousues. Quelquefois elle prenait la parole et s'arrêtait tout court, comme si elle était accablée sous le poids d'un secret important. Bardouc, en voyant l'état de sa jolie gazelle, devient comme elle, inquiet et rêveur : il craint qu'elle ne tombe malade. S'il l'interroge pour connaître la cause de ses chagrins, elle lui répond d'une manière évasive et par monosyllabes. « Qu'as-tu ?—Je l'ignore.—Que désires-tu? —Tout, et rien.—Où souffres-tu? —Partout, et nulle part. » Le pauvre jeune homme ne peut en tirer plus d'éclaircissemens, et fait de vains efforts pour deviner la fantaisie de sa gazelle.

Cet état d'incertitude et de lan-

gueur durait depuis un mois environ. Elle était fort douce, caressait beaucoup son maître, surtout lorsqu'elle approchait du kiosque dont l'entrée lui était interdite. Enfin, un jour qu'il l'interrogeait plus vivement qu'à l'ordinaire, elle lui dit : « Puisque vous exigez impérieusement que je vous dévoile ce qui se passe en moi, je vais vous obéir. Pourquoi cette fée qui nous traite si bien, nous défend-elle l'entrée de ce joli pavillon ? Je soupçonne que ce cabinet renferme des choses extrêmement curieuses, des secrets merveilleux, tels que celui de ne jamais vieillir ni mourir. — Quoi ! dit Bardouc, tu pourrais croire ?..... — Oui, si j'en crois mes rêves, qui

ne m'ont jamais trompée, *Simplicie* veut que nous soyons heureux; mais en même temps elle veut nous tenir sous sa dépendance; elle veut que notre bonheur vienne d'elle seule : c'est cette dépendance qui me pèse. Mon maître esclave! un homme comme Bardouc!..... Cette pensée me révolte. Je suis sûre que ce pavillon renferme les moyens de conserver notre bonheur et de briser nos chaînes.—Mais... cela pourrait bien être. Je brûle d'en voir l'intérieur.—Et moi aussi, ne fût-ce qu'au travers de la serrure. Suivez-moi donc, mon cher maître, suivez-moi; nous allons nous affranchir pour jamais d'un honteux esclavage,

et nous serons nous-mêmes les artisans de notre propre félicité. »

Le vieux bouc était éloigné pendant ce dialogue, car j'imagine qu'il l'eût interrompu. Lorsqu'il voit son maître et la petite gazelle prendre le chemin du kiosque, il prévoit qu'ils vont faire quelque sottise. Il arrive à la porte du pavillon, autour duquel rôde la petite gazelle, cherchant si elle trouvera une issue où elle puisse appuyer un œil observateur. « Vois-tu quelque chose ? dit Bardouc. —Non; mais cette porte n'est pas solidement fermée, et si nous avions un peu de courage...— Que dis-tu ? malheureuse ! s'écrie le vénérable bouc. C'est donc ainsi, perfide, que tu cherches à séduire

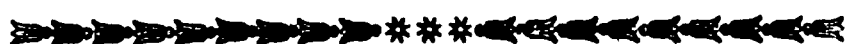
ton maître pour le perdre sans retour ! — Laisse-nous, répond la gazelle ; ce que nous faisons ici ne te regarde pas. — Je ne vous laisserai point commettre une telle imprudence, pour ne pas dire un tel crime. Ah ! Bardouc ! combien de fois cette extravagante abusa de ta faiblesse et de ta crédulité pour te rendre malheureux ! — Moi ! dit Bardouc, je ne me souviens pas de cela ; jamais elle ne m'a trompé. — Quoi ! tu ne te souviens plus du diamant ? Tu as oublié les vêtemens du jeune prince et ce qu'ils t'ont coûté ? Tu as oublié les immenses travaux auxquels tu t'es livré pour donner Zélida à son amant ?.... — Ma foi, mon cher, tu me parles

d'événemens qui se sont passés depuis si long-temps, que je m'en souviens à peine. J'ai été malheureux, oui ; j'ai un peu souffert ; mais c'est l'effet du hasard, et non la faute de cette bonne petite gazelle. —Ne nous arrêtons pas aux discours de ce vieux pédant, dit la gazelle ; il est jaloux des excellens conseils que je te donne. Si tu l'en crois, mon cher maître, il te conduira tout seul ; il s'opposera bientôt à tous les projets que tu voudras former ; ou, pour mieux dire, tu ne formeras plus de projets ; à peine oseras-tu changer de place : plus de plaisirs, plus de fortune, plus de bonheur. Il a peur de tout, voit des obstacles à tout, et perd à raisonner

le temps qui nous est donné pour agir. Je suis prompte dans mes résolutions, moi; je brave des dangers réels, au lieu de trembler pour des dangers imaginaires, et j'ai pour principe que l'homme qui ne risque rien, n'a rien.—Ce principe est fort bon, dit le vieux bouc; mais il y a de la folie à risquer tout pour ne rien avoir, et c'est ce que vous faites.—Nous allons voir, répond la gazelle. Commençons d'abord par enfoncer cette porte.—Arrêtez! je m'y oppose.—Je me moque de ton opposition. » A ces mots, l'impatiente gazelle vole vers la porte du pavillon. Le sage a deviné son projet; il se place devant elle, et lui présente un front d'airain. La gazelle se met

en fureur ; elle fond sur le brave défenseur du kiosque, et lui applique un violent coup de corne. Le bouc riposte avec courage ; mais la gazelle, plus agile, esquive le coup, et revient à la charge avec un nouvel emportement. Il se livre entre eux deux un grand combat, dont Bardouc reste spectateur, très-indécis du parti qu'il doit prendre. Son cœur penche cependant pour sa petite gazelle ; il désire qu'elle remporte la victoire. Plus elle combat, plus elle acquiert de vigueur, tandis que le vieux bouc s'épuise en vains efforts. Elle le serre de si près, tourne autour de lui avec tant de vélocité, lui donne tant de coups avec ses pieds et avec ses cornes,

qu'elle finit par le culbuter sur le gazon. Elle ne lui donne pas le temps de se relever; et, profitant de sa victoire, d'un seul coup de tête elle ouvre la porte du pavillon. Bardouc suit la gazelle triomphante, qui entre dans le kiosque comme un général entre à la tête de ses troupes dans une ville forte qu'il tenait depuis long-temps assiégée. Enfin, le vieux bouc se relève, un peu honteux de sa défaite, et se traîne lentement auprès de son maître, pour l'aider de ses conseils, si toutefois il daigne encore les écouter.



CHAPITRE XV.

INTÉRIEUR DU PAVILLON. BELLE DÉCOUVERTE.



Bardouc s'attendait à trouver dans ce pavillon des choses bien extraordinaires, bien merveilleuses. Quel est son étonnement et sa confusion, lorsqu'il n'y voit qu'un nombre considérable de petites bouteilles de toutes les couleurs, et rangées avec symétrie ! Il reste un moment immobile et la bouche béante, et commence à se repentir de son équipée,

lorsque tout-à-coup la petite gazelle s'écrie : « Oh ! mon cher maître ! que nous avons bien fait d'entrer ici ! quelle source de richesses j'ai mises en ton pouvoir ! Nous n'avons d'autre embarras que celui du choix. Regarde toutes ces fioles et leurs étiquettes. Ici on lit : *Fiole de l'esprit, fiole de la mémoire, fiole des mathématiques, de la physique, de la chimie, de l'astronomie*.... D'un autre côté : *Fiole de l'esprit des politiques, de l'esprit du jeu, du génie militaire, du bon sens, des vertus, de la finesse, de l'imagination*, etc., etc....

» Vois, mon cher maître, quel parti nous pouvons tirer de tout cela ; il ne tient qu'à toi de devenir

un grand mathématicien, un grand général, un grand poëte, un grand peintre, un grand physicien, un grand philosophe.... Choisis entre toutes ces fioles celle qu'il te plaira; bois la liqueur qu'elle contient; et dans l'instant tu deviendras un grand homme, tu excelleras dans la carrière que tu voudras parcourir. »

Le choix ne laisse pas d'être embarrassant, et demande au moins quelques minutes de réflexion; mais le temps est précieux, la petite gazelle redoute quelque surprise; elle se décide, et se prononce pour la fiole *de l'imagination*. « Lorsque tu seras doué d'une brillante imagination, dit-elle, que de grandes et

belles pensées sortiront de ton cerveau ! Tu feras par tes ouvrages l'admiration du siècle présent et des siècles à venir. — Ah ! mon cher maître ! dit à son tour le vieux bouc, si j'étais à votre place, je préférerais *la fiole du bon sens !* — *La fiole du bon sens !* dit la petite gazelle d'un air dédaigneux ; fi donc ! une semblable qualité ne vaut pas seulement la peine de déboucher la bouteille. — Il est vrai, répond le vieux bouc, il est bien vrai qu'avec le *bon sens* tu ne chercheras point à t'élever au-dessus du vulgaire ; mais tu sauras te conduire dans le seul chemin qui mène au bonheur ; tu éviteras bien des écueils où l'imagination va souvent se briser ; tu verras les hom-

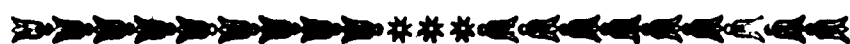
mes tels qu'ils sont ; tu les apprécieras ce qu'ils valent ; et s'ils ne t'admirent pas, tu sauras te passer de leur admiration, en jugeant sainement la valeur des choses qui la font naître, le mérite des gens qui obtiennent la gloire, et le mérite de ceux qui la dispensent. »

La petite gazelle voyant son maître indécis, donne un coup de corne sur *la fiole du bon sens*, qui tombe et se brise en éclats. Toute la liqueur se renverse et s'évapore ; le vieux bouc regarde tristement la fiole brisée, et dit : « Hélas ! quel dommage ! Cette petite fiole contenait plus de bon sens qu'on n'en trouverait aujourd'hui dans le monde entier ! — Cesse tes lamentations, dît la gazelle. Mon

maître n'avait pas besoin de cette fiole; il a reçu de la nature une assez forte dose de bon sens ; et le conseil que tu lui donnais était une impertinence. » Ce discours flatteur décide Bardouc; il prend *la fiole de l'imagination* et la vide jusqu'à la dernière goutte. Un changement subit s'opère dans ses idées ; sa tête fermente et se remplit de vastes projets. Ce séjour, qui lui paraissait un lieu de délices, lui semble d'une insupportable monotonie ; il ne conçoit pas comment il a pu si long-temps l'habiter. Il veut partir pour Ispahan, où l'appellent les plus brillantes espérances de fortune et de gloire. La petite gazelle est au comble de la joie, et se moque du vieux bouc, qui

baisse la tête, secoue l'oreille, et n'ose mêler sa voix au torrent de paroles qui sortent de la bouche de son maître.





CHAPITRE XVI.

DÉPART POUR ISPAHAN.
LE PALAIS D'OLINDE.



Bardouc disant adieu au royaume de Simplicie, prend la route d'Ispahan. Tout en marchant, il parle seul, s'interroge et se répond ; il s'extasie sur tout ce qu'il voit, et veut rendre raison de toutes les merveilles de la nature. Dès la première soirée, en regardant la lune et les étoiles, il a fait un beau système sur l'organisation du monde. Le lende-

main, à son réveil, il a fait deux ou trois odes, et bientôt il ébauche un poëme épique. Émerveillé de lui-même, il récite ses vers avec une emphase vraiment comique, et consulte ses deux compagnons de voyage sur les fruits naissans de son génie. « Que cela est beau! s'écrie la petite gazelle; quel talent prodigieux! quelle verve! quelles sublimes images! quelle harmonie!... » Le vieux bouc ne parle que lorsqu'il s'y voit forcé; alors il se contente de dire à voix basse, et comme s'il craignait de déplaire : « Ah! mon cher maître! que n'avez-vous bu la *fiole du bon sens!* — Que trouves-tu donc à reprendre dans ces vers? — Que n'avez-vous bu la *fiole du bon sens!* »

Il n'a pas d'autre refrain : aussi, pendant toute la route, Bardouc ne le consulte plus sur ses conceptions poétiques, et le croit tombé en enfance. Il s'abandonne entièrement à sa petite gazelle, qui sait si bien apprécier l'étendue et la beauté de son génie.

Bardouc et la gazelle avaient grande envie d'arriver à Ispahan ; mais ils étaient encore éloignés de ce théâtre de leur gloire, et peut-être ne tient-il qu'à Bardouc de rencontrer sur son chemin un bonheur assuré.

Après une route assez longue, et qui eût été pénible pour des voyageurs moins occupés de l'avenir, ils arrivent un soir sur le penchant

d'une colline arrosée par les flots du Bandémire, dont ils cotoyaient les rives. Bientôt ils aperçoivent un magnifique palais, illuminé par une multitude innombrable de lampions. A mesure qu'ils approchent de ce beau séjour, dont les avenues se développent majestueusement devant eux, ils entendent une musique pleine d'harmonie, de grâce, d'expression et de fraîcheur. L'air exhale les parfums les plus purs, et le zéphyr apporte sur son aile, aux deux voyageurs, et les plus délicieux aromates de l'Arabie et les sons les plus enchanteurs. La petite gazelle est dans le ravissement, et à chaque pas elle laisse échapper une exclamation nouvelle, que son

maître ne manque pas de répéter. Pour le vieux bouc, il se contente de dire : « Cela est beau ; mais le chemin d'un beau palais est rarement celui du bonheur. »

Un pont-levis s'abaisse devant nos voyageurs. Une foule d'esclaves environnent Bardouc, le font entrer dans le palais, lui préparent un bain aromatisé, le *massent* voluptueusement au sortir du bain ; et après l'avoir étendu sur des coussins d'édredon, et lui avoir enveloppé la tête d'un sachet rempli de parfums exquis, ils l'abandonnent aux douceurs d'un sommeil léger, accompagné des plus agréables songes. A son réveil, on le couvre de vêtemens magnifiques et faits à sa

taille, et on le conduit en triomphe dans un salon où la plus brillante assemblée se trouve réunie. A l'arrivée de Bardouc, une jeune femme, âgée de vingt ans, d'une beauté parfaite, d'une physionomie pleine de douceur, de modestie et de finesse, se lève, s'approche de lui; et, le remerciant avec une grâce touchante d'avoir bien voulu choisir ce palais pour son asile, elle le prie de vouloir bien prendre part aux fêtes qu'elle donne. Cette jeune personne se nomme Olinde; grâces, fortune, esprit, instruction agréable et solide, talens, vertus, elle réunit tout ce qui charme et attache, tout ce qui séduit pour un moment et pour toujours. Tout ce qu'elle dit

est simple et vrai comme tout ce qu'elle pense; sa conversation est à la fois douce, piquante, délicate et variée. Elle juge moins avec son esprit qu'avec son ame; son caractère donne à sa pensée une justesse de tact qui ressemble à la profondeur, et qui a tout l'agrément de la légèreté. Elle ne propose ses jugemens que comme des doutes, et avec cette aimable rougeur qui prouve qu'elle s'en défie.. Enfin, elle cherche à plaire moins qu'à briller, plus par bienveillance que par amour-propre.

Elle est entourée d'un grand nombre de jeunes gens qui font tous leurs efforts pour lui plaire : car elle n'est pas encore mariée, et elle est, sans contredit, un des meilleurs par-

tis du royaume. Les uns la regardent avec tendresse, implorant un seul de ses regards sans oser lui parler; d'autres, plus hardis, passent souvent devant elle, et, fiers de quelques frivoles avantages qu'ils ont reçus de la nature, ils déploient dans mille attitudes différentes l'élégance de leur costume et la richesse de leur taille; d'autres enfin, mettent leur esprit à la torture pour captiver son attention: ils font en son honneur les plus jolis madrigaux; et pour trouver un objet de comparaison avec tant de charmes, ils épuisent tous les trésors de la nature, toutes les roses, tous les diamans, toutes les perles. Le séjour d'Olinde est la réunion des plus

beaux esprits de la capitale et des provinces. Elle répond aux éloges qui lui sont prodigués de toutes parts; et si quelquefois elle se permet une légère censure des productions soumises à la finesse de son goût, la critique, en passant par ses lèvres, prend le caractère de son ame, et fait presque autant de plaisir que la louange : qualité qui n'est pas extrêmement rare... chez les femmes.

Bardouc ne peut s'empêcher de remarquer la beauté d'Olinde, mais il n'en est point ému; son cœur ne palpite point d'amour comme dans l'instant où Zélida s'était offerte pour la première fois à ses yeux. S'il éprouve quelque embarras, il ne faut l'attribuer qu'à la nouveauté du

brillant spectacle dont il est témoin, et dans lequel il se voit forcé d'être acteur. Il sortait de ses montagnes, et le séjour qu'il avait fait chez la bonne Simplicie ne l'avait point du tout formé aux usages du grand monde. Tous les regards étaient attachés sur lui ; et quoiqu'il eût été bien fâché d'être confondu dans la foule, sa vanité ne laissait pas de concevoir quelques inquiétudes en pensant qu'il fixait l'attention générale : ainsi toutes ses idées, tous ses sentimens se reportaient sur lui-même, et ne laissaient pas dans son cœur et dans son esprit une seule place pour un sentiment et pour une pensée dont il n'aurait pas été l'objet. Olinde, qui voit son trouble,

en est touchée, et met en œuvre tous les ressorts de la plus séduisante politesse, pour lui rendre cette tranquillité d'esprit sans laquelle le corps est sans grâces, la pensée sans mouvement, et l'ame sans essor.

Après un concert enchanteur, dans lequel Olinde a déployé une partie des rares talens qu'elle a reçus de la nature et de l'éducation, on sert un souper où les plus habiles cuisiniers de la Perse ont épuisé toute la magie de leur science. Bardouc avait bon appétit; le parfum des mets lui fit oublier un peu de son amour-propre : il mangea comme j'ai vu beaucoup de gens d'esprit manger, c'est-à-dire comme un sot, songeant bien plus aux bon-

nes choses qu'il voyait sur la table, qu'aux belles choses qui se disaient autour de lui.

Au dessert la conversation s'anima par degrés, grâce aux bons vins que les esclaves ne cessaient de verser aux convives. On parla de littérature, car les beaux-esprits, en général, n'aiment guère que l'on parle d'autre chose : c'est parler indirectement d'eux-mêmes. Les épigrammes les plus vives ne furent pas épargnées aux absens, malgré tous les efforts de l'aimable et douce Olinde pour en émousser la pointe. Bardouc entendait parler de littérature pour la première fois. La *fiole de l'imagination*, qu'il avait bue, ne lui avait pas donné plus

de science que de raison, mais elle lui avait au moins donné cette faculté qu'ont tant de gens d'esprit, de parler des choses qu'ils ignorent. Il se croit dans son élément; il dit tout ce qui lui passe par la tête; il se perd dans des régions purement imaginaires; il met en avant des principes de goût un peu singuliers, soutient des paradoxes un tant soit peu extravagans, mais dans lesquels il y a de l'imagination. Il échauffe, il remue, il entraîne, il subjugue. On ne songe pas à se demander si ses idées sont justes; elles paraissent neuves, et depuis long-temps l'esprit persan roulait sur des idées si vieilles et si usées, que la nouveauté l'emportait dans

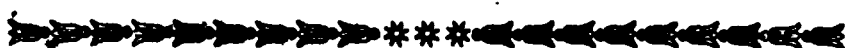
l'opinion sur la justesse, ou, pour mieux dire, que toutes les idées paraissaient justes dès qu'elles avaient les couleurs de la nouveauté. On invite Bardouc à faire part aux convives de quelques morceaux de sa composition. Il ne connaît pas encore l'art de se faire prier, et, sans préambule, il déclame pompeusement une pièce de vers qu'il avait composée depuis le moment où il avait quitté le séjour de Simplicie. Ce morceau produisit un effet prodigieux, et je n'en suis pas étonné : les couleurs en étaient si brillantes, si variées et si vives, il y avait un tel cliquetis d'images, qu'on en était ébloui. Il est vrai que le bon sens n'en avait pas assorti les parties;

mais ce morceau était d'un genre où le bon sens n'est pas absolument obligé : c'était un *dithyrambe*. D'ailleurs, on était au dessert, et s'il n'y avait pas beaucoup de bon sens dans les vers de Bardouc, il n'y en avait pas beaucoup plus dans la salle. La belle Olinde est entraînée comme les autres ; la solidité de son esprit ne peut résister à l'ébranlement général. La belle figure, la taille imposante du jeune poëte concourent encore à l'illusion. Olinde lui prodigue, en rougissant, les éloges les plus flatteurs, relève avec beaucoup d'esprit toutes les beautés de son poëme ; quant aux défauts, elle n'a pu les découvrir : chez les femmes,

la raison se tait quand le sentiment prononce.

Bardouc s'aperçoit bientôt de l'effet qu'il a produit sur les convives, et surtout sur Olinde. Il la regarde plus attentivement ; et plus elle lui donne d'éloges, plus il la trouve belle ; si bien qu'en sortant de table il est convaincu qu'il n'existe rien sur la terre d'aussi beau que les traits d'Olinde. Cependant il n'en est pas encore amoureux.

***



CHAPITRE XVII.

LES SECONDES AMOURS.

Il entre dans l'appartement somptueux qu'on lui avait préparé, et raconte à ses deux compagnons de voyage tout ce qui vient de se passer. La petite gazelle en savait quelque chose; elle avait presque toujours été aux aguets. Elle partage le ravissement de son maître, et l'excite encore par ses discours passionnés. « Quelle gloire pour toi! lui dit-elle, d'avoir fait l'admiration

d'une si brillante assemblée ! Sais-tu bien que tu soupais avec les hommes les plus instruits et les plus aimables d'Ispahan ? et tu les as éclipsés ! Devant toi ces grands génies ne paraissaient que des pygmées ! Cette jeune personne, dont le jugement est si solide et le goût si délicat, n'a pu modérer les transports de son admiration. Sais-tu bien qu'elle possède cent mille *tomans* de revenu, que cette belle terre lui appartient, que les plus grands seigneurs se disputent son cœur et sa main ? J'ai ouï dire tout cela par ses esclaves, et je l'ai retenu, car je ne perds jamais de vue tes plus chers intérêts. Si tu pouvais lui plaire ! Elle est sensible, elle est

libre.... Eh! pourquoi ne lui plairais-tu pas? Un homme comme toi vaut bien un visir. Tu lui plairas... Tu lui plais.... Elle t'aimera.... Elle t'aime déjà ; oui, je le gage. — Quelle folie ! dit le vieux bouc sortant tout-à-coup d'un sommeil profond ; quelle extravagance ! Un pauvre pâtre qui vient de quitter ses montagnes, assez bel homme, il est vrai, mais sans grâces et sans usage, faisant des vers et des systèmes, mais n'ayant pas le sens commun !... — Qu'importe ! interrompt la petite gazelle ; un pâtre qui sort de ses montagnes est plus frais et mieux conservé qu'un grand seigneur qui n'a jamais quitté la cour ; un peu d'embarras dans le maintien relève

encore la beauté en lui donnant une apparence de modestie, et c'est avec de l'imagination, non avec du bon sens, que l'on séduit la femme la plus raisonnable.—Bravo! bravo! s'écrie Bardouc, en caressant sa petite gazelle ; tu parles en vérité comme un oracle. La belle Olinde m'a distingué, pas le moindre doute. Ses regards étaient sans cesse attachés sur moi. Que de choses flatteuses ne m'a-t-elle pas dites! Oh! certainement, elle les pensait, car elle les exprimait avec tant de grâces et de naturel! Quels yeux charmans!... elle admirait chaque mot échappé de mes lèvres... Quel teint vermeil!.... Elle admirait chaque strophe de mon dithyrambe......

Quelle physionomie piquante !.... Elle me comparait aux plus grands poëtes de la Perse.... Quel organe enchanteur !... Elle ne trouve qu'un seul défaut à mon poëme, c'est d'être trop court.... Qu'elle a d'esprit !... — Ah ! tu l'adores ! — Je l'adore. — Tu n'as jamais rien tant aimé ! — Rien tant aimé. — Et Zélida ? interrompt le vieux bouc. — C'était une passade : mon maître n'eut jamais pour elle un véritable amour. — Jamais, dit Bardouc : j'aurais fait une grande sottise de l'épouser ! je ne connais l'amour que du moment où j'ai vu la belle Olinde. »

Pendant toute la nuit, la petite gazelle ne cesse de babiller et d'entretenir son maître des plus déli-

cieuses espérances. « Oui, lui dit-elle; tu l'emporteras sur tes rivaux, tu seras l'époux de la plus charmante et de la plus spirituelle des femmes; tu seras le riche propriétaire de ce magnifique château et des belles métairies dont il est environné. » Bardouc s'endort, bercé par ces brillantes illusions, et se réveille avec l'imagination remplie du plus ardent amour.

Le lendemain et les jours suivans s'annoncent par des fêtes toujours nouvelles, où Bardouc déploie toute la fécondité de son esprit, pour varier les plaisirs d'Olinde et lui causer des surprises agréables. Ses rivaux avaient épuisé tous les lieux communs de la galanterie; l'imagi-

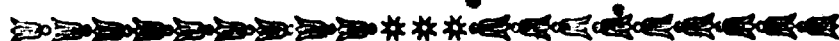
nation de Bardouc est dans toute sa fraîcheur, et fait encore d'abondantes récoltes dans ce champ si souvent moissonné qu'on n'y trouve presque plus de glaneurs. Si les jolies choses qu'il dit ne sont pas toujours neuves, il sait les présenter sous de nouvelles couleurs; si elles n'ont pas souvent le sens commun, elles flattent, ce qui vaut bien mieux. Bardouc d'ailleurs est doué d'une belle figure; et près d'une femme sensible, un bel homme peut déraisonner tout à son aise, pourvu qu'il déraisonne hardiment.

Après avoir fait en l'honneur d'Olinde un nombre considérable de vers dans tous les genres, Bardouc

hasarde enfin une déclaration d'amour dans toutes les formes. Elle est étincelante d'imagination ; il y règne une chaleur de tête!.... jamais on n'a aimé comme cela. Ce n'est plus de l'amour, c'est du délire, à moins que le délire et l'amour ne soient la même chose. Comment Olinde aurait-elle résisté à tant d'éloquence ? Il la représentait si belle, que Vénus même eût envié un semblable portrait. Il lui faisait un tableau si frais et si gracieux d'une passion tendrement partagée, que la sensible Olinde n'y put tenir ; elle consentit à lui abandonner son cœur, sa fortune, sa liberté, son existence tout entière. Elle fit connaître sur-le-champ cette

résolution à tous ses adorateurs : car, n'étant point coquette, elle était trop délicate pour les bercer plus long-temps d'une fausse espérance. Bardouc a le plaisir de voir défiler tous ses rivaux. La petite gazelle raffole de ce mariage; le vieux bouc l'approuve sous tous les rapports : il avoue qu'Olinde est une femme accomplie, et qu'elle réunit tout ce qui peut assurer le bonheur d'un époux. La fortune qu'elle possède est aussi de quelque poids à ses yeux. Quoique très-sobre, le sage à longue barbe sait fort bien qu'on ne vit pas de l'air du temps; il pense qu'une belle fortune, acquise légitimement, n'est un fardeau qu'entre les mains de la

sottise, et qu'elle n'est dangereuse qu'entre celles d'un homme vil et méchant. Il se garde bien de confondre dans son mépris les richesses, source de toutes les jouissances physiques et de tant de jouissances morales, avec le riche qui en abuse pour tourmenter les autres ou se tourmenter lui-même. Il se trouva donc du même avis que la gazelle, ce qui n'arrivait pas tous les jours.



CHAPITRE XVIII.

HUIT JOURS D'ABSENCE.

Bardouc touche enfin au moment de voir son bonheur assuré par la possession d'une femme parfaite et d'une grande fortune. Olinde ne veut retarder cet heureux instant que d'un mois, et lui demande la permission de faire à Ispahan un petit voyage que des affaires de famille rendent indispensable. Elle part après lui avoir donné les témoignages du plus tendre amour.

Dans le premier moment de cette séparation cruelle, Bardouc ne peut cacher son excessive douleur; il peint à son amante tous les dangers de ce voyage avec une fécondité d'imagination faite vraiment pour l'effrayer. Il la voit entourée à Ispahan de toutes les séductions. Peut-être à son retour aura-t-elle cessé de l'aimer! Si elle allait être infidèle!.... Ah! certes, il ne survivrait pas à cet horrible malheur. Avec quelle éloquence ne lui exprime-t-il pas aussi le chagrin d'être séparé de ce qu'on aime! Elle va se trouver au milieu de tous les plaisirs, et lui il restera seul avec sa douleur, dans ce palais qui, privé des charmes d'Olinde, va devenir pour lui le plus affreux

désert. Enfin, si les amans pouvaient exagérer, je dirais que Bardouc outrait un peu les sombres couleurs de ce tableau ; mais quand on aime, tout ce qu'on dit est vrai ; et s'il emploie un peu trop le langage de la métaphore pour peindre ses sentimens, c'est qu'il y a, pour le moins, autant d'imagination dans son amour que d'amour dans son imagination.

Olinde, après avoir cherché vainement à le rassurer sur ses périls imaginaires, et surtout sur son inconstance, prend le chemin d'Ispahan ; elle le laisse maître absolu de son palais, après avoir emmené toutes les esclaves attachées à son service, excepté une seule dont la pré-

sence n'était pas bien dangereuse. Elle se nommait Nadine : c'était une petite personne dont la taille était courte et ramassée, dont la figure était fort commune, qui n'avait pour tout esprit qu'une grosse gaieté bien franche, et pour tout charme que l'embonpoint d'une santé de dix-huit ans, des perles dans la bouche, du vermillon sur les lèvres et sur les joues. Bardouc d'ailleurs est bien loin de chercher à se consoler ; son imagination suit Olinde, n'est remplie que d'Olinde, que du bonheur de la revoir et de l'espérance de la posséder. Il promène toute la journée ses rêveries amoureuses dans les jardins du palais, et pour adoucir ses regrets,

tantôt il fait des vers, des contes, des romans, et tantôt il forme de vastes projets d'embellissemens et de plantations nouvelles. Ces jardins, qu'il trouvait si beaux à son arrivée, lui paraissent à présent dessinés sans goût. Une foule de plans superbes entrent dans sa tête, et il les exécute en imagination. La petite gazelle approuve tout ce qu'il projette, et le vieux bouc se contente de dire que *le mieux est l'ennemi du bien.*

Huit jours s'étaient presque écoulés depuis l'absence d'Olinde, et Bardouc errait, suivant sa louable coutume, entre son bouc et sa petite gazelle, lorsqu'il arrive au bord d'une jolie fontaine à demi voilée

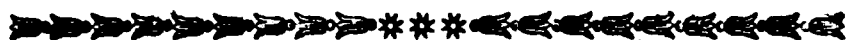
par un groupe d'arbustes odoriférans. C'était le matin ; l'air était pur et voluptueusement parfumé. La petite Nadine, qui s'était éveillée avec l'aurore pour respirer plus à son aise la fraîcheur d'une belle matinée, était couchée au bord de la fontaine sur un tapis de fleurs, et s'était profondément endormie. La gaieté de son âge la suivait dans son sommeil : car elle souriait, et ses grosses lèvres couleur de rose laissaient entrevoir l'émail de ses dents. Sa gorge rebondie était à demi-nue ; sa tête était appuyée sur un bras bien potelé, une simple robe de mousseline dessinait légèrement les formes rondelettes de son corps, et ne les cachait qu'à

moitié. Bardouc ne la voyait point, il composait dans ce moment un poëme dont la belle Olinde était l'héroïne. Mais la petite gazelle apercevant la jeune esclave, ne peut s'empêcher de tressaillir et de se dire en elle-même : « Par Mahomet ! voilà une petite personne bien appétissante ! J'imagine que mon maître aurait un grand plaisir à cueillir quelques baisers sur des lèvres si vermeilles. Mais comment nous y prendre pour lui persuader cela ? Le vieux radoteur, qui nous suit partout, va lui faire un crime d'une si douce jouissance. S'il m'était possible d'endormir le maudit importun ! Essayons. » Elle dit, et s'approchant du vénérable bouc,

elle saute, bondit, caracole, frétille en tournant autour de lui, et lui débite toutes les extravagances qui lui passent par la tête. Le sage à longue barbe la regarde folâtrer, et, sans changer de place, il s'amuse de ses tours et de ses gambades; la petite gazelle ne cesse de tourner autour de lui, et feint quelquefois de l'attaquer. Le vieux docteur se tient toujours sur ses gardes, et suit de l'œil tous les mouvemens de son ennemie. A force de regarder un jeu dont il ne prévoit pas les suites, son attention se fatigue et s'épuise; ses yeux s'appesantissent, sa vüe se trouble, il penche sa tête, ses idées flottent dans le vague, ses genoux chancellent, et il se laisse

doucement tomber sur le gazon. Lorsque la petite gazelle est sûre de l'avoir bien endormi, elle vole aussitôt vers son maître, et le trouve achevant une superbe tirade dans laquelle sont célébrées toutes les vertus d'Olinde. La petite gazelle l'interrompt tout-à-coup, et lui montrant Nadine endormie : « Quel gracieux tableau ! lui dit-elle à mi-voix ; que cette jeune personne est fraîche et gentille ! Qu'en dis-tu ? Olinde est plus belle, sans doute ; mais Olinde est à quarante lieues d'ici. Nous sommes sans témoins ; elle ignorerait cette passade. D'ailleurs un caprice n'est pas une infidélité. Cette jeune personne est si fraîche, l'occasion si propice !.... »

Bardouc regarde complaisamment la gazelle, qui dresse l'oreille, et frappe du pied.... A cet aspect, il ne peut modérer ses transports; ce qu'il entrevoit d'attraits suffit à son imagination pour embellir ce qu'il ne voit pas; il prend un bâiser sur les lèvres de la jeune Nadine....



CHAPITRE XIX.

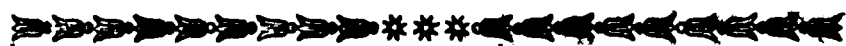
CONCLUSION DES SECONDES AMOURS.

Tout-à-coup il se trouve au milieu d'un vaste désert. Au lieu des riches vêtemens dont il était couvert, il se voit dans le costume qu'il portait lorsqu'il s'éloigna du royaume de Simplicie. Les jardins, le palais et Nadine elle-même ont disparu. Il reste immobile d'étonnement et de honte, regardant d'un œil triste sa petite gazelle, qui n'ose dire un

seul mot et paraît fort honteuse. Le vieux bouc qui vient de se réveiller, accourt aussitôt, et voyant cette subite métamorphose, il leur demande avec inquiétude ce qu'ils ont fait. « En vérité je n'en sais presque rien, dit Bardouc, et ne puis concevoir comment tout cela est arrivé. » Dans l'instant un grand coup de tonnerre se fait entendre. Les trois voyageurs lèvent les yeux vers le ciel, et voient très-distinctement le beau palais d'Olinde, suspendu dans les airs, et flottant sur un nuage dont les bords sont nuancés des plus riches couleurs. Une femme d'une taille imposante se montre sur le nuage, tenant Olinde par la main ; elle dit : « Je suis une fée protectrice d'Olinde ;

j'allais assurer ton bonheur ; il ne tenait qu'à toi de posséder tout ce que peut ambitionner un homme raisonnable et sensible, une belle fortune et une femme parfaite. Mais avant de te rendre maître de tant de biens, j'ai voulu mettre ta constance à l'épreuve. Olinde te quitte pour un mois ; tu la trompes au bout de huit jours! tu l'oublies, elle qui réunit toutes les perfections; tu l'oublies pour une petite villageoise sans figure, sans esprit et sans grâces! Adieu, je vais parcourir la terre jusqu'à ce que j'aie trouvé un homme digne d'une femme accomplie. — Heureusement, lui dit le vieux bouc, vous voyagez à votre

aise, car votre voyage sera long. »
A peine ces mots étaient-ils achevés, qu'Olinde et le palais avaient disparu.



CHAPITRE XX.

RÉFLEXIONS TARDIVES.

BARDOUC et la petite gazelle restent confondus. Ils avaient peu de chose à se dire pour se justifier; mais après un moment de silence, Bardouc, suivant sa louable coutume, accuse la gazelle de la haute sottise qu'il vient de commettre. « N'est-ce pas toi, lui dit-il amèrement, n'est-ce pas toi qui m'as donné cet impertinent conseil? sans toi je serais le plus heureux des hommes. Je pos-

sédais Olinde ; ma fortune était faite. Je ne t'écouterai plus, traîtresse ; et certainement, à la première occasion favorable, je me déferai de toi. » La gazelle ne répond rien ; c'est le meilleur parti qu'elle ait à prendre. Bardouc s'adressant alors à son vieux serviteur : « Et toi, lui dit-il, que faisais-tu dans ce moment fatal ? — Je dormais. — Est-ce ainsi que tu me donnes des conseils ? Est-ce pour dormir que le Prophète t'a placé près de moi !. Je t'aurais écouté ; j'aurais été de ton avis... — J'en doute. Si je m'endors souvent auprès de vous, c'est après avoir perdu mon éloquence pour vous mettre dans la bonne voie. Cependant, cette fois-ci, j'ai mal fait, j'en

conviens. Je ne sais ni pourquoi, ni comment je me suis endormi. — Ah! je suis inconsolable. — Vous avez tort. — Je ne suis pas digne de vivre. — Quoi! vous voudriez encore vous tuer, comme le jour où vous vous éloignâtes de la perfide Zélida? — Oh! non, je ne me tuerai pas; mais..... qu'ai-je fait?..... — Vous n'aimiez pas Olinde. — Que dis-tu? — Votre amour pour elle était plutôt dans votre imagination que dans votre cœur. — Comment? — Oui, j'ai remarqué une grande différence entre vos premières et vos secondes amours. Dans les premières, vous aimiez; dans les secondes, vous croyiez aimer. Dès le premier aspect, Zélida s'empara de

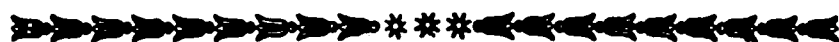
votre ame tout entière; Olinde est bien plus belle, et vous l'avez vue pour la première fois sans émotion. La première n'a eu besoin que de se montrer pour subjuguer votre cœur et vos sens; la seconde en vantant votre esprit a flatté votre amour-propre et séduit votre orgueil. Zélida était pauvre; vous ne l'aimiez donc que pour elle-même. Olinde est riche, et vous l'aimiez pour les objets dont elle était environnée. Zélida s'est enrichie à vos dépens; Olinde voulait vous combler de tous les biens. Vous avez été trompé par la première, parce que vous étiez dupe des illusions de votre cœur; vous avez trompé la seconde, parce que votre cœur n'était

pour rien dans un amour qui n'était qu'une vanité exaltée. En perdant Zélida, vous ne perdiez rien que des illusions, et vous vouliez vous tuer ; en perdant Olinde, vous perdez un bonheur réel, et vous tenez encore à la vie..... — Et il a bien raison, dit la petite gazelle, avec beaucoup de vivacité ; il a bien raison de tenir encore à la vie. Quel homme est mieux fait que lui pour en jouir ! Plein de force, d'énergie et de santé ; réunissant aux agrémens de la jeunesse et de la beauté un esprit peu commun ; quelle brillante carrière s'ouvre devant lui ! que de fleurs à moissonner !... Il perd Olinde ; mais était-il fait pour s'enchaîner à son âge ! Que de femmes, cent fois plus

belles qu'Olinde, s'empresseront de réparer ce prétendu malheur, et se disputeront l'honneur d'enrichir un homme que la fortune a maltraité, parce que la fortune est aveugle. Partons sur-le-champ pour Ispahan. » Un sourire effleure les lèvres de Bardouc. « Oui, dit-il, partons pour Ispahan. — Comme il vous plaira, dit le vieux bouc; mais il faut en retrouver le chemin; nous sommes dans un désert. »

Les trois voyageurs éprouvent une anxiété momentanée, et ne savent de quel côté diriger leurs pas. Mais enfin, après de mûres réflexions, le vieux bouc parvient à s'orienter. Ils se mettent en route pour la capitale, le vieux bouc donnant toujours à son

maître de bons conseils; la petite gazelle lui donnant des espérances, et le dédommageant d'un bonheur perdu, par un bonheur en perspective..



CHAPITRE XXI.

LE CHOIX D'UNE PROFESSION.

Ils marchaient depuis quelques jours, et comme ils marchaient bien, ils n'étaient plus qu'à douze lieues d'Ispahan. Ils se reposaient un soir à l'entrée d'une grotte, et causaient fort tranquillement ensemble, lorsqu'une question du vieux bouc fit naître une vive altercation entre la gazelle et ce grave personnage. « Avant d'arriver à Ispahan, dit le vieux bouc, il ne serait peut-être

pas absolument inutile, mon cher maître, de savoir ce que nous allons y faire? — Chercher fortune, répond Bardouc. — Chercher fortune! rien de plus facile. Mais il me semble que ce mot est un peu vague, et qu'avant de chercher fortune, nous devons chercher à vivre. — Sans doute. — Or, on ne vit point sans un état. — Oui, tu as raison. Quel état prendrai-je? — Un état solide. — Brillant, interrompt la petite gazelle. — Oui, brillant, répète Bardouc. Je veux être un homme de lettres. — Ah! mon cher maître! dit le sage d'une voix lamentable, que dites-vous là? — Il a raison, interrompt la gazelle: avec un si beau génie!..... — Hélas, le génie

tout seul n'a jamais fait vivre son homme. — Avec une imagination si brillante !... — L'imagination ruine et n'enrichit pas. — Quoi ! tu veux qu'il renonce à la gloire ? — Fumée ! — Cette divinité lui sourit.... — Pour le tromper. — Elle lui tend la main..... — Une main vide. — Elle lui montre son temple.... — A l'hôpital. » Ici la discussion devint plus animée. Le bouc et la gazelle, parcourant tous les états divers, et cherchant ce qui pouvait le mieux convenir à Bardouc, ne pouvaient s'entendre sur le plus ou le moins de noblesse de telle ou telle profession.

Bardouc penchait un peu du côté de sa gazelle ; mais il était encore

très indécis, lorsqu'un vieillard à cheveux blancs, et enveloppé d'une longue robe plus blanche que la neige, sort tout d'un coup de la grotte. A cet aspect, le vieux bouc conseille tout bas à son maître de prendre ce vieillard pour arbitre du différend qui vient de s'élever entre eux.

Bardouc se lève, et saluant le vieillard avec respect, il lui dit : « Vous voyez, seigneur, un jeune homme que la nature a doué de quelques avantages. Je suis sans fortune, et vais à Ispahan, conduit par l'espérance de rendre mon sort plus heureux. Je suis fort embarrassé dans le choix d'un état ; la sagesse et la bonté qui se montrent

sur votre visage m'inspirent de la confiance. Dites-moi donc quelle est de toutes les occupations humaines celle qui est la plus noble, la plus sublime aux yeux du Prophète? Que votre bouche soit l'organe de la vérité. »

A ces mots, le vieillard sourit, prend Bardouc par la main, et le conduit dans le fond de sa grotte; il ouvre une salle spacieuse, éclairée par un nombre infini de flambeaux attachés à la voûte et représentant des étoiles. La voûte est azurée et offre l'image du firmament. Au milieu de cette salle est un globe de forme aplatie qui tourne dans un bassin rempli d'eau. Sur ce globe s'agitent un grand nombre de petits

automates qui ressemblent à des hommes. On en voit qui sont occupés très-sérieusement à prendre des mouches ; on en voit qui cherchent toujours à remplir un vase qui toujours se vide à mesure. En voilà de ce côté un grand nombre qui bâtissent de petites maisons ; mais tout-à-coup, il en vient d'autres encore plus nombreux, qui s'amusent à mettre le feu à ces villes naissantes dont ils chassent, dispersent et tuent les habitans. En voilà qui poursuivent et se disputent avec acharnement la possession d'un petit nuage qui brille à leurs yeux des plus vives couleurs. Ils font tous leurs efforts pour le fixer et l'atteindre ; mais le nuage fuit toujours devant eux,

jusqu'au moment où ils tombent de fatigue et meurent. Là, j'en vois encore un nombre considérable qui s'occupent à barbouiller du papier, d'autres à souffler dans des tuyaux pour en tirer un bruit qui semble leur faire un vif plaisir. J'en vois un plus grand nombre encore, et ce ne sont pas les moins occupés, qui passent tout leur temps à enfiler des perles, tandis qu'une troupe joyeuse et maligne les montre au doigt et se moque d'eux, s'ils ont le malheur de glisser une perle fausse dans leur ouvrage. Plus loin, vous en voyez, qui, armés de longs tubes, examinent attentivement les flambeaux dont la salle est éclairée. De petites barques de carton font

le tour du petit globe pour aller chercher bien loin quelques petits grains d'un sable transparent. Elles sont conduites par un grand nombre de ces automates qui souvent restent en chemin ; mais la pensée de la mort ne les effraie pas : les grains de sable qu'ils ont toujours en perspective, les éblouissent et les empêchent d'apercevoir les écueils dont ils sont environnés. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que toutes ces petites machines, qui semblent animées du souffle de la vie, sont liées entre elles par des fils presque imperceptibles. Il y en a quelques-unes qui tiennent le fil et donnent le mouvement à toutes les autres. Souvent elles tiennent le fil tout de

travers, le tirent à gauche quand il fraudrait le tirer à droite, trop fort ou trop mollement. Quelquefois elles veulent en tirer plus que leur petite main ne peut en tenir ; les fils cassent ou s'échappent ; alors le plus grand désordre règne autour d'elles. Toutes les figures qu'elles faisaient mouvoir courent ça et là, sans savoir ce qu'elles font. Les unes prennent la place des autres ; elles se heurtent, se culbutent et entraînent par leur propre poids la marionnette chargée du fil qui devait diriger leurs mouvemens et les tenir en équilibre.

Lorsque Bardouc vit ce spectacle, il fut tenté de s'impatienter contre le vieillard. « Que signifie

cela ? lui dit-il. Laisse ces jeux d'enfans, et réponds-moi. Quelle est de toutes les occupations humaines la plus noble aux yeux du Prophète ? — Jeune homme, répond le vieillard, tu vois ici l'image de la terre et des hommes qui l'habitent. Ceux qui s'occupent à prendre des mouches, sont les politiques et les charlatans. Ceux qui enfilent des perles avec tant de soin, sont les poëtes ; et ceux qui passent leur vie à s'en moquer, sont les critiques. Ceux qui cherchent à remplir un vase qui reste toujours vide, sont les ambitieux. Ceux qui fixent des regards si attentifs sur ces flambeaux, et qui n'y voient pas plus clair, se nomment mathématiciens,

astronomes. Les fils qui tiennent entre elles toutes ces machines et les font mouvoir, se nomment gouvernemens, et ceux qui tirent le fil sont les rois. Tu vois donc, en raccourci, le tableau de toutes les occupations humaines; juge-les toi-même. Quelle est celle qui te semble la plus noble, la plus sublime aux yeux du Prophète? »

Bardouc garde un profond silence et n'ose décider la question; ce que voyant le vieillard, il reprend la parole, et dit d'une voix ferme et imposante: « Mortels orgueilleux! vous croyez donc que le saint Prophète et le dieu dont il fut l'organe sur la terre, ont toujours les yeux attachés sur vous pour admirer votre

grandeur ? Enfans de la poussière ! peu leur importe que vous preniez des mouches, que vous enfiliez des perles bien ou mal, que vous mesuriez ces flambeaux qui se perdent dans l'immensité de la création, que vous braviez la mort pour aller chercher bien loin de petits grains d'un sable transparent, que vous couriez après un petit nuage brillant nommé *la gloire !* Allah ne met de différence qu'entre les bonnes et les mauvaises actions, qu'entre le vice qui vous dégrade jusqu'au rang des plus vils animaux, et la vertu qui vous élève jusqu'à son trône éternel. »



CHAPITRE XXII.

ARRIVÉE DANS ISPAHAN.

Les voyageurs sortent de la grotte du vieillard sans dire un seul mot, et se remettent en route. Bardouc composait, le vieux bouc pensait, et la petite gazelle babillait. Imaginant tout ce qui pouvait porter l'amour-propre de son maître jusqu'au dernier degré d'exaltation, elle ne cessait de l'entretenir des brillans succès qu'il allait avoir dès son arrivée à Ispahan. A peine avait-il

achevé une pièce de vers, que la friponne, dont la mémoire était fort heureuse, la répétait sur-le-champ, tout d'une haleine, avec une emphase qui eût paru plaisante à un personnage désintéressé, mais qui chatouillait agréablement l'oreille de Bardouc. Il trouvait que sa petite gazelle avait un admirable talent pour la déclamation. Le vieux bouc, malgré sa gravité naturelle, ne pouvait lui-même s'empêcher d'en rire dans sa barbe.

Bardouc arrive enfin dans la capitale de la Perse avec son bouc et sa gazelle. Comme il se décidera peut-être un jour à tirer parti des talens de ces deux merveilleux animaux, il est convenu avec eux qu'ils

ne lui parleront jamais qu'en particulier, jusqu'au moment où la nécessité le déterminera à les exposer aux regards et à l'admiration du public. Il espère bien ne se voir jamais réduit à cette triste ressource : car il possède déjà un répertoire assez riche de poésies fugitives dont il croit tirer un grand parti, la petite gazelle les trouvant admirables.

Il entre dans un vaste et beau caravanserail. Sans être vêtu avec magnificence, il n'avait point à rougir de son costume. La bonne fée Simplicie avait soin d'écarter de son petit royaume tout ce qui avait l'apparence de la pauvreté. Voulant que tous les êtres dont elle était environnée fussent heureux, elle n'a-

vait point oublié qu'un certain air d'aisance ajoute beaucoup à la physionomie du bonheur.

Bardouc se présente dans la salle du caravanserail, et trouve des voyageurs assis autour d'une table fort bien servie. Il se place à côté d'eux, et, après avoir satisfait aux premiers besoins de son vigoureux appétit, il prend part à la conversation, qui commençait à s'animer. Chaque voyageur, n'ayant rien à cacher, disait tout franchement quelle était sa patrie, sa famille, la nature de ses occupations, et ce qui l'amenait dans la capitale. Bardouc voulut jouer aussi son petit rôlet. Il se garda bien d'avouer qu'il n'était qu'un pauvre pâtre du mont

Taurus ; il se dit, au contraire, d'une famille très-distinguée par sa naissance et sa fortune. Mais, poussé de questions en questions jusque dans les derniers retranchemens, par un de ces hommes dont l'espèce n'est pas rare, et qui connaissent l'univers entier, il est obligé d'avouer que ses parens, il est vrai, sont très-connus de tout le monde, excepté de lui, et qu'il vient à Ispahan pour tâcher de découvrir ses oncles, ses cousins, qui certainement sont en grand nombre et très-considérés, mais dont il ignore la demeure et le nom.

Un des voyageurs, personnage assez goguenard, le regarde du coin de l'œil, et lui demande s'il n'a

pas quelques moyens en réserve pour faire cette précieuse découverte ? « Hélas ! non ! répond Bardouc. — Eh bien, lui dit le voyageur, je vais vous indiquer un expédient qui ne peut manquer de vous réussir aujourd'hui, et qui réussira dans tous les temps. Écoutez. »



CHAPITRE XXIII.

LES PARENS DE CIRCONSTANCE, CONTE.

« Le calife Haroun-al-Raschild, qui, comme vous le savez, était un grand promeneur, se promenait un soir dans les rues de Bagdad, avec son grand visir Giafar. Sa promenade était finie, et le calife se plaignait de n'avoir pas rencontré dans sa soirée une seule aventure.

» Voilà que, dans le même instant, il entend pleurer et gémir. Il

s'avance du côté d'où partaient les plaintes et les sanglots, et voit, au clair de la lune, un bon jeune homme assis devant une petite boutique de cordonnier. Le calife dit à ce jeune homme : « Pourquoi pleures-tu ? » Et le jeune homme lui répondit : « Que vous importent ma joie ou mes larmes, mes plaisirs ou mes peines ? Quand vous seriez le calife en personne, vous ne pourriez me donner ce qui me manque pour être heureux. »

Le calife sourit, et dit : « Qu'en sais-tu ? Je suis peut-être plus puissant que tu ne crois ; je suis peut-être un envoyé du Prophète, qui viens pour te secourir et te consoler.

» — Ah ! si vous êtes un envoyé

du Prophète, répond le jeune homme, c'est une autre affaire, et vous devez savoir ce que vous me demandez; vous devez savoir que je suis amoureux de la belle Agéli, qui est fille d'un pauvre cordonnier comme moi, et qu'on me la refuse parce qu'elle a un père, une mère, des frères, des oncles, des cousins, tandis que moi je n'ai rien de tout cela. Ils disent qu'ils ne peuvent donner leur fille à un inconnu, à un homme sans parens. En effet, Seigneur, je suis venu au monde je ne sais comment, je suis né je ne sais où, je suis fils de je ne sais qui. Le Prophète a dû vous dire tout cela. Un pauvre cordonnier me trouva un beau soir à sa porte, où,

sans doute, ma mère m'avait abandonné; il m'a fait élever, m'a montré son métier, et, en mourant, il m'a laissé son échoppe. Voilà six mois, Seigneur, que je cherche à découvrir quels sont les auteurs de mes jours, sans pouvoir en venir à bout; et pourtant je dois avoir quelque part des frères, des oncles, ou pour le moins des cousins, puisque tout le monde en a. »

» La naïveté du bon Adib amuse beaucoup le calife, qui lui dit : « Des frères, des oncles ? Il serait peut-être assez difficile de t'en procurer; mais pour des cousins, sois tranquille : je t'en procurerai à tous les degrés possibles. »

» Le jeune homme, bien content

de cette promesse, suit le calife, qui le conduit dans son palais et le fait revêtir d'un riche costume.

» Quand tout cela est fait, le calife dit à Giafar : « Te voilà disgracié pour huit jours ; je t'exile dans une de tes belles terres ; et toi, Adib, je te fais mon grand visir : tâche de remplir cette importante fonction avec intelligence et fidélité. — J'y ferai tout mon possible, répond Adib en se prosternant la face contre terre. Quand le pauvre cordonnier, mon père adoptif, voulut m'apprendre à faire des souliers, je ne savais pas seulement enfiler une aiguille ; mais il me disait : « Courage, mon enfant ; avec un peu de bonne volonté et d'habi-

tude, un homme apprend tous les métiers. »

» Dès le lendemain on sait à la cour la disgrâce de Giafar ; de tous côtés on l'accuse, de toutes les parties de l'empire des plaintes s'élèvent contre lui ; les courtisans, ceux à qui il avait fait un peu de mal, ceux surtout à qui il avait fait beaucoup de bien, viennent féliciter le calife de cet acte de justice.

» Le calife, en voyant la bassesse et la cupidité des hommes calomnier les vertus dont ils n'ont plus rien à craindre ni à espérer, ne peut s'empêcher de dire :

« O hommes ! que vous êtes méprisables ! Et vous voulez que les

rois vous comptent pour quelque chose? Qui vous méprise le plus, vous connaît le mieux; qui vous foule sous ses pieds, n'a point de reproches à se faire: éprouve-t-on des remords quand on écrase des reptiles? »

» Cette réflexion n'est pas philanthropique; mais n'accusons pas les despotes de l'Orient de la mauvaise opinion qu'ils ont des hommes: ils les jugent par ceux dont ils sont entourés.

» Bientôt le nouveau visir est environné d'un grand nombre d'amis, comme l'était la veille le visir Giafar. Tout ce qu'il dit est sublime, tout ce qu'il fait est admirable, tout ce qu'il désire s'accomplit, tout ce

qu'il aime est aimable, tout ce qu'il n'aime pas est odieux. « Par Mahomet! se dit-il, c'est une chose tout-à-fait plaisante! Hier, j'étais aux pieds de tout le monde; aujourd'hui, tout le monde est à mes pieds: hier, je faisais des babouches; aujourd'hui, c'est à qui baisera les miennes. »

» Dès le soir même de sa nomination, le visir reçoit un placet de l'un des plus riches habitans de Bagdad, qui se dit son parent, et qui le prie de vouloir bien lui *octroyer*, à ce titre, un des premiers gouvernemens de l'empire.

« Ah, ah! dit Adib, voilà déjà un parent; fort bien! le calife me tient parole : il n'y a rien de tel

qu'une bonne place de visir pour retrouver les parens qu'on a perdus. » Il fait venir le solliciteur, et lui dit : « Je veux profiter de la faveur du calife pour élever ma famille aussi haut qu'il me sera possible. Vous vous dites mon parent : j'en suis fort aise pour vous et pour moi ; mais prouvez-moi que vous l'êtes, car j'entends parler de vous et de notre parenté pour la première fois de ma vie. »

» Alors le solliciteur prouve qu'il avait un arrière-grand-père nommé Adib, doué de beaucoup d'esprit et de vertus. « Était-il riche et puissant ? jouait-il un rôle dans l'État ? — Un très-beau rôle, seigneur : il était très-riche, et très-considéré

par conséquent. — Combien a-t-il laissé d'enfans? — Deux. — Se sont-ils mariés? — Oui, seigneur; ils ont eu chacun deux enfans qui se sont mariés à leur tour, et qui ont eu aussi deux enfans, au nombre desquels était sans doute votre illustre père. — Oh! je n'en doute pas, et je vois parfaitement que vous connaissez mon illustre généalogie; je n'ai sur ce que vous me dites qu'une légère observation à vous faire: j'aurais dû partager un peu la succession de cet aïeul si riche, et je n'en ai pas reçu une drachme. Je suis de la branche cadette, et je sais, à n'en pas douter, qu'elle fut dépouillée autrefois par la branche aînée, dont vous êtes aujourd'hui l'unique hé-

ritier, mon cher cousin. La fortune de notre grand-père commun pouvait bien monter à mille bourses, pour le moins ; je n'en demande que la moitié pour ma part. — Mais, seigneur.... — Vous ne serez bien reconnu pour mon parent qu'à cette seule condition. — Je jure... — Cinq cents bourses, ou nous ne serons jamais cousins. — Je ne puis..... — Il ne manque plus que cette petite preuve pour établir notre parenté d'une manière directe et positive : c'est une bagatelle ; mais enfin, je vous l'ai dit, je ne suis occupé que de ma famille ; il est donc juste, avant tout, que ma famille me rende ce qui m'est dû. »

» Le lendemain, le parent sollici-

teur arrive de grand matin avec les cinq cents bourses. Adib lui saute au cou, le nomme cent fois son cher cousin, et lui promet qu'avant huit jours il lui donnera le gouvernement du Khorassan. « Oui, lui dit-il, je jure par Mahomet, qu'à cette époque vous serez gouverneur, ou je perdrai ma place de grand visir. »

» Le cousin, enchanté de cette promesse, sort et va raconter sa bonne fortune à tout le monde. Il ne parle pas des cinq cents bourses qu'il a données : les gens qui reçoivent de belles promesses, ne se vantent pas de tout ce qu'elles leur coûtent; d'ailleurs, l'espérance est une divinité qui compte l'argent pour

rien. Il célèbre partout la manière affectueuse dont le visir accueille ses parens ; ce qui fait bientôt éclore pour Adib une foule de cousins, tant germains qu'issus de germains, dans les rangs les plus élevés de la société.

» Il dit au second parent qui se présente : « Pas le moindre doute ; nous sommes parens et même très-proches parens ; je connais tous les titres dont vous me parlez : n'y avez-vous pas vu que nos deux grands-pères ont eu ensemble un terrible procès ? — Oui, seigneur, je crois me souvenir.... — Que le vôtre avait tort dans cette affaire, n'est-il pas vrai ? Mais comme il était beaucoup plus riche que le

mien, il a eu raison devant le tribunal du cadi, et le mien s'est trouvé ruiné de fond en comble. Je veux faire reviser ce procès; et comme me voilà plus riche et plus puissant que vous, j'aurai ma revanche, à moins pourtant que vous n'aimiez mieux réparer par un petit sacrifice cette injustice révoltante. Le procès perdu par mon grand-père lui a coûté quatre cents bourses; je veux bien partager le différent par la moitié. Donnez-moi seulement deux cents bourses; je vous fais grâce des frais de la procédure et des intérêts.

» Il dit à un autre : « Je me souviens fort bien de tout ce que vous me dites. Vos titres sont incontes-

tables. Vous devez y avoir lu qu'un de mes aïeux avait déposé entre les mains de l'un des vôtres une somme de cent mille tomans, tant il avait de confiance dans la probité de ce parent, qui passait pour le plus honnête homme de la Perse. — Oui, seigneur, je me souviens parfaitement de cette circonstance. — Vous voyez bien que je sais sur le bout du doigt toutes les anecdotes de ma famille; mais vous ignorez peut-être ce que sont devenus les cent mille tomans déposés chez votre aïeul? — Seigneur, je crois que.... — Vous croyez que.... mon cher cousin; mais moi, je suis sûr que.... je n'ai rien touché de ce dépôt, dont vous avez sans doute hérité.

Ainsi je vous prie de me restituer une somme qui m'est si légitimement due : vous réparerez par-là une injustice qui, si elle était connue, nuirait certainement à la réputation de notre famille, dont la probité n'a jamais été mise en doute. »

» Adib accompagne ces discours des plus belles promesses, et jure à tous ses parens que, dans huit jours, il leur accordera toutes les places et dignités qui sont à leur convenance, ou qu'il perdra plutôt sa place de grand visir.

» En peu de temps il se voit un si grand nombre de cousins, qu'il en est embarrassé : car pour prouver il faut payer, et il s'en trouve beaucoup qui ne peuvent faire leurs preu-

ves. Mais il dit à tous ceux dont les titres ne sont pas douteux : « Vous êtes riches, vous avouez que nos aïeux communs ont toujours été riches ; il faut donc que j'aie éprouvé de votre part une grande injustice, puisque sans la magnificence du calife Haroun-al-Raschild, qui sait distinguer le mérite dans quelque situation qu'il se trouve, je serais forcé de mendier mon pain ou de travailler à la sueur de mon front. »

» Il y avait peut-être quelque réponse à faire à cet argument : mais comme l'argent était la meilleure de toutes, en peu de jours Adib se vit possesseur d'une fortune considérable.

» Alors il envoie chercher le père

de la belle Agéli, afin de lui commander une paire de babouches. Lorsque le vieux cordonnier Rustaf apprend qu'il vient d'être choisi pour avoir l'honneur de chausser le grand visir, il est près de mourir de joie : tant il faut peu de chose pour faire mourir un homme ! Il arrive au palais du visir, après avoir pris ses plus beaux habits et s'être coiffé d'un turban tout neuf. Il entre dans l'appartement magnifique où se tenait Adib, qui était entouré d'une centaine de personnes richement vêtues, couché sur une ottomane, et fumant des aromates. Rustaf tremble comme une feuille agitée par le vent. Il se met à genoux dès la porte de l'appartement,

et s'avance ainsi jusqu'aux pieds du visir, qu'il n'ose regarder en face, et qui lui tend négligemment sa jambe sans lui dire un seul mot. Quand Rustaf lui a pris mesure d'une paire de babouches, Adib prend la parole, et lui dit, en déguisant sa voix : « Tu as une fille, Rustaf ? — Oui, magnifique seigneur. — Est-elle belle ? — Oui, seigneur, au service de votre Hautesse. — Elle aime, dit-on, un jeune homme nommé Adib ? — Hélas, seigneur !... — Quel est cet Adib ? — Un mauvais sujet, seigneur ; un drôle, un paresseux, qui ne sera toute sa vie que le plus misérable des cordonniers. — J'avais pourtant quelque envie de le prendre pour

me faire des babouches. — Ah ! seigneur ! que votre Magnificence serait mal chaussée ! — Cet Adib dont tu dis tant de mal, a-t-il encore d'autres défauts ? — Ils sont innombrables, seigneur ; mais, quand il serait sans défauts, je ne pourrais donner ma fille à un homme sans aveu, sans parens.... — Sans parens ! Tiens, lève les yeux et regarde autour de toi ; voilà tous les parens d'Adib. »

» Le vieux Rustaf promène autour de l'appartement des regards ébahis ; mais quand il voit tant de grands seigneurs réunis et si magnifiquement vêtus, il croit que le grand visir veut se moquer de lui : il ose le regarder en tremblant, et recon-

naît Adib. A cette reconnaissance imprévue, le pauvre Rustaf tombe à la renverse, et s'écrie : « Allah ! Allah ! je suis mort ! »

» Cette exclamation fit rire Adib et tous les spectateurs. « Non, non, Rustaf, tu n'es pas mort, répond Adib ; tu es mon beau-père, si toutefois tu trouves aujourd'hui ma famille assez nombreuse. Va donc sur-le-champ me chercher ta fille ; je vais donner l'ordre au cadi de venir célébrer ce mariage dans mon palais ; demain, peut-être, il ne serait plus temps ; car qui a des parens aujourd'hui, peut n'en avoir plus demain. »

» Je ne peindrai point la joie et la surprise de la belle Agéli : de fille

d'un pauvre cordonnier, elle devient tout-à-coup la femme d'un homme qu'elle aime, et d'un grand visir! Son amour et sa vanité sont également satisfaits; et les personnes qui ne sont pas assez sensibles pour connaître les jouissances de l'amour, le sont toujours assez pour apprécier celles de la vanité.

» Le mariage est célébré avec une magnificence digne des deux époux. La cérémonie est suivie d'un repas somptueux auquel sont invités tous les parens du visir. Rien, selon eux, n'est plus beau dans la nature que la belle Agéli. On chante des vers à sa louange; on la compare aux houris, à cela près que les houris ont moins de charmes. Dans

cet encens prodigué par la tendresse des parens, Adib reçoit aussi son tribut d'hommages. C'est le plus grand de tous les visirs qui jusqu'à ce jour ont tenu les rênes de l'État ; c'est le premier politique du monde. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer, les grâces et la finesse de son esprit, ou la profondeur de son génie et l'étendue de ses connaissances. Déjà on le gratifie du titre de *grand*, on célèbre la gloire d'*Adib-le-Grand.* Le vieux Rustaf même n'est pas oublié, et la flatteuse poésie trouve le moyen d'en faire quelque chose : tant la poésie a de puissance ! tant la tendresse des parens est ingénieuse dans ces circonstances importantes !

***

» Pendant que cette famille intéressante et nombreuse s'abandonnait aux transports d'une joie si vive, et se livrait sans réserve aux doux épanchemens de la confiance et de l'amitié, on annonce un envoyé du calife. Tous les parens ne doutent pas que cet envoyé n'apporte quelque magnifique présent ; leur curiosité est dans l'attente. L'envoyé est introduit ; il s'avance d'un pas grave, tire de sa poche un papier, impose silence à l'assemblée, et lit :

« De la part du commandeur des croyans, le grand Haroun-al-Raschild. »

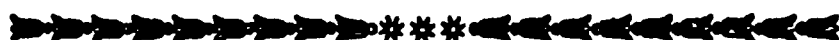
» A ces mots redoutés, les convives se prosternent la face contre terre, et l'envoyé continue :

« Moi, Haroun-al-Raschild, représentant du Prophète, il m'a plu de nommer Adib mon premier visir, après avoir disgracié Giafar; aujourd'hui, il me plaît de rappeler Giafar, et de disgracier Adib avec toute sa famille. Qu'il abandonne donc un poste pour lequel il n'est point fait, et qu'il rentre dans la poussière d'où je l'ai tiré. »

» Après la lecture de cet arrêt foudroyant, les convives se relèvent, se regardent avec étonnement et stupeur. Toutes leurs espérances sont détruites; ils n'auront point ces belles places sur lesquelles ils avaient si bien compté. La disgrâce d'Adib entraîne celle de toute sa famille. Il n'a plus de parens; c'est

à qui ne le sera pas ; et dans un clin d'œil la salle du festin est déserte : il n'y reste plus que le bon Adib qui rit, le vieux Rustaf qui tremble, et la belle Agéli qui pleure. Adib prend la parole en riant, et dit : « Vous voilà bien étonnés, mes chers amis ! Tout à l'heure, mon palais était rempli de parens qui célébraient mes louanges et qui m'aimaient à la folie, et maintenant il ne m'en reste pas un seul : la fortune me les avait prêtés, la fortune me les reprend. J'étais un *visir de circonstance*, et j'avais des *parens de circonstance*; mais, grâce à Mahomet et à mon adresse, ces parens-là m'en ont valu bien d'autres qui me consoleront de leur perte ; qui

sont en grand nombre, et qui ne m'àbandonneront pas au besoin. Vous vous demandez où sont ces bons parens dont je vous parle? Dans mes coffres, mes chers amis, dans mes coffres. J'ai pour le moins deux cent mille tomans, et ces cousins-là sont plus solides que les autres. »



CHAPITRE XXIV.

LA FIN DU SOUPER.



Tous les voyageurs firent des commentaires plaisans et moraux sur l'histoire qu'ils venaient d'entendre. Le seul Bardouc ne disait rien ; ce récit avait chatouillé désagréablement son amour-propre, et il pensa qu'on avait eu l'intention de se moquer de lui ; mais comme cette intention n'avait rien de bien positif, il n'osa se fâcher. Cependant, après un moment de silence, il dit avec fierté qu'il

avait d'autres moyens pour retrouver ses parens, et qu'avant peu ils brigueraient l'honneur de lui appartenir; que sa tête était meublée de certains ouvrages qu'il avait composés, qui ne laisseraient pas de faire quelque impression sur les connaisseurs; et qu'en dernier résultat, pour se faire reconnaître de sa famille, une belle réputation valait presque autant qu'une grande fortune. On fut de son avis, à quelque chose près; et, lorsqu'on apporta le dessert, les convives le prièrent de vouloir bien leur donner un échantillon de ses talens poétiques. Il les régala de quelques odes et d'un épisode du beau poëme épique dont il avait conçu le projet.

Il espérait que les plus vifs applaudissemens seraient le prix de sa complaisance. Le plus âgé de la compagnie prenant la parole, lui dit avec beaucoup de gravité : « Courage, jeune homme, courage ! vous annoncez d'heureuses dispositions. Vous avez de l'imagination, et beaucoup ; il ne manque à vos productions qu'une seule chose. — Quelle est-elle donc, seigneur ? — Une bagatelle. — Encore ? — Un rien. — Parlez. — C'est un peu de *bon sens.* »

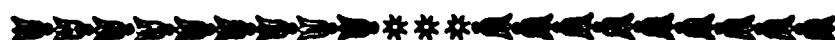
A ces mots des éclats de rire partent de tous les côtés ; le pauvre Bardouc quitte la table et va se coucher, fort mécontent des autres, et par contre-coup de lui-même. « Hélas ! mon cher maître, lui dit le

vieux bouc en soupirant, pourquoi n'avez-vous pas bu *la fiole du bon sens?*—Par Mahomet! dit la petite gazelle, tu nous répètes toujours la même chanson! Est-il nécessaire aujourd'hui d'avoir du *bon sens* pour être un poëte célèbre? Je parie qu'on n'en trouve pas une once dans toutes les académies de la Perse. Que dis-je? Le moyen le plus sûr pour avoir aujourd'hui des succès prodigieux, c'est de n'avoir pas le sens commun. Rassure-toi donc, mon cher maître; bientôt le bruit de ta gloire se répandra dans tout l'Orient, et forcera tes envieux au silence.»

Bardouc saisit avidement cet espoir flatteur; il embrasse sa petite

gazelle qui lui rend caresses pour caresses, et il s'endort paisiblement à côté de son vieux bouc, qui ronflait déjà depuis le moment où la petite gazelle avait pris la parole.





CHAPITRE XXV.

SÉANCE PUBLIQUE.

Bientôt Bardouc cherche à s'insinuer auprès des gens de lettres et des savans. Il récite ses vers devant les premiers, qui, pour toute réponse, lui récitent leurs vers ; il développe son brillant système devant les seconds, qui, pour le récompenser, le mettent au fait de leurs brillantes découvertes.

Il prend le parti de publier ses ouvrages ; la petite gazelle le fortifie

dans cette sage résolution. Il les présente à tous les libraires d'Ispahan, et les trouve tous disposés à les imprimer. On n'exige de lui qu'une seule condition, c'est qu'il fasse les frais de l'impression. Il n'eût pas un moment hésité; mais hélas! sa bourse était vide, comme celle d'un auteur qui débute. « Maudit argent! s'écrie la gazelle avec une profonde amertume; on ne peut rien faire sans argent, et, faute d'une centaine de sequins, le plus beau génie de la Perse va vivre dans l'obscurité! »

Après de violens débats entre le bouc et la gazelle sur le choix des moyens que Bardouc doit employer pour se donner une existence in-

dépendante, ce dernier, faute de mieux, revient au projet qui l'avait décidé à quitter le mont Taurus. Il fit donc annoncer qu'il montrerait aux curieux un bouc et une gazelle que le saint Prophète avait doués de la parole, et qui raisonnaient, pour le moins, aussi bien que des créatures humaines.

On sent quel effet dut produire cette nouvelle extraordinaire dans une ville où l'on aimait par-dessus tout la nouveauté; où les savans à quatre pieds étaient sûrs d'être bien mieux accueillis que les autres. Une foule immense se rassemble pour jouir de ce merveilleux spectacle. Cependant les places sont d'un prix élevé; mais la curiosité n'est pas

économe, et dès le premier jour Bardouc va se trouver assez riche pour vivre en honnête homme. On se rassemble de toutes les parties de la ville ; tous les rangs, tous les états, se trouvent réunis et confondus dans la même enceinte. Bardouc a fait élever une petite tribune, dans laquelle les deux animaux doivent prendre place tour à tour et déployer leur éloquence.

Le vieux bouc, sans doute à cause de son âge, doit parler le premier. Il monte à la tribune d'un pas grave et majestueux, salue poliment l'auditoire où règne un profond silence, et dit sans se presser :

« Seigneurs, l'obéissance que je dois à mon maître me force de parler

devant vous. Ce n'est pas sans une humiliation profonde que je me soumets à cette impérieuse nécessité : je ne suis point accoutumé à parler en public, et je vaux mieux pour le conseil que pour l'éloquence. D'ailleurs, que faut-il pour capter votre suffrage ? des phrases tournées avec art, des périodes harmonieuses ; il faut semer avec profusion toutes les fleurs d'une rhétorique à laquelle je suis bien étranger : car vous préférez les fleurs aux fruits, et vous attachez plus d'importance aux mots qu'aux choses. Mon langage est simple comme la vérité même ; et je vous dirai ma pensée sans ornemens et sans détours.

» Quel motif vous attire en foule

autour de nous? Si on vous eût dit : Il vient d'arriver à Ispahan deux hommes doués d'une sagesse profonde ; ils tonnent contre le vice de manière à le faire détester ; ils représentent la vertu avec des couleurs si douces et si riantes, qu'ils la font adorer; qui de vous eût quitté ses travaux, ses affaires, ses plaisirs, pour venir les entendre? On vous annonce deux animaux qui parlent, et vous accourez tous sans savoir s'ils parlent bien ou mal, s'ils ont du bon sens ou s'ils extravaguent! Cependant un animal qui sait parler n'est pas plus rare qu'un sot qui sait se taire, et qu'un homme d'esprit qui sait se conduire.

» Vous êtes fiers de votre raison

comme un avare l'est de son trésor, et vous en faites le même usage : la forme seule des objets fixe votre attention, comme si vous n'aviez que des sens. Vous m'écoutez avec admiration ; vous voilà tout ébahis parce que je parle, sans vous embarrasser de ce que je dis. Qu'on m'affuble d'une longue robe et d'un turban, je ressemblerai à un dervis, et vous vous moquerez de moi quand je parlerai le sublime langage du Prophète. Vous n'êtes donc venus que pour voir un animal qui parle, et non pour profiter de ce qu'il sait et de ce qu'il dit ; pour satisfaire une curiosité puérile, et non pour acquérir une instruction dont vous avez besoin. Eh bien ! j'ai joué mon

rôle ; j'ai parlé. Soyez contens ou non, je ne cours point après les succès de l'esprit, et je sais apprécier les applaudissemens de la multitude. »

A ces mots, le sage à longue barbe descend de la tribune. Certes, son discours n'avait rien que de très-ordinaire ; il était même assez peu flatteur pour l'auditoire : la salle n'en retentit pas moins d'un bravo universel. Jamais orateur ne fut applaudi avec autant d'enthousiasme ; il est vrai qu'il l'eût été de même quand il n'eût fait que dire : *Bon jour!*

La petite gazelle avait attendu avec une vive impatience la fin du discours de son rival. Pendant qu'il

parlait, on la voyait s'agiter, gesticuler, frapper du pied, remuer les oreilles, tourner la tête à droite et à gauche, et ses yeux lançaient des flammes.

Elle vole à la tribune. A son aspect, des cris de joie s'élèvent de tous côtés. Bardouc fait un signe ; l'auditoire écoute dans le plus grand silence, et la pétulante gazelle commence son discours en ces termes :

« En vérité, seigneurs, j'admire la patience avec laquelle vous avez écouté les impertinences que l'on vient de vous débiter ; à votre place, je n'y aurais pas tenu, et j'aurais fait sauter l'orateur par les fenêtres. Eh quoi ! n'était-il pas trop heureux, ne devait-il pas être tout gon-

flé d'orgueil, de comparaître devant une assemblée aussi brillante, et d'être jugé par les hommes les plus spirituels et les plus éclairés d'Ispahan? Quant à moi, je ne me possède pas de joie lorsque je jette mes regards sur cette auguste réunion de tous les talens, de toutes les connaissances et de toutes les vertus.

» Ce vieil orateur que vous venez d'entendre est un pédant que le Prophète a placé près de moi, sans doute pour mes péchés. Il me contrarie sans cesse, et nous ne pouvons jamais nous accorder. Il prêche la modération, et moi le plaisir; il veut qu'on se prive pour être heureux, et moi je veux que l'on

possède et qu'on jouisse. Sa pensée est toujours dans l'avenir, et dans un avenir incertain ; la mienne est tout entière dans le moment présent, le seul qui soit à nous. Il prévoit toujours la peine, je ne prévois que le bonheur ; il trouve des obstacles à tout, je crois possible tout ce que je veux ; il raisonne, je m'agite ; il tremble, je combats ; il chancelle, je triomphe.

» Il voudrait enchaîner les passions, et je veux leur conserver leur noble indépendance. Oui, seigneurs, les passions sont nécessaires à l'homme autant que l'air qu'il respire. Malheur au prétendu sage qui voudrait éteindre en vous cette flamme pure et céleste ! c'est

outrager celui qui l'alluma dans tous les cœurs généreux, c'est fouler aux pieds le plus beau présent de l'Éternel, c'est agir en sens inverse de la nature et de la vérité.

» Embellissons la vie; mettons-nous à notre aise, marchons d'un pas libre et dégagé dans ce chemin que nous devons parcourir un moment; semons-le de fleurs toujours nouvelles; jouissons de tous les biens qui nous sont offerts; cherchons à les acquérir par tous les moyens imaginables. *Le bien* consiste dans la jouissance; *le mal* est dans la privation. Désirer et jouir, telle doit être la vie de l'homme. Se priver est une duperie; combattre ses passions, c'est fermer son

ame au bonheur ; les réprimer, c'est se donner des fers ; les éteindre, c'est se donner la mort. »

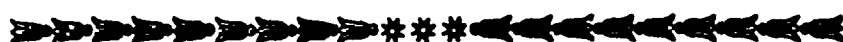
A peine la petite gazelle a-t-elle fini de parler, que les plus vives acclamations se font entendre de toutes les parties de la salle. Son discours a fait une profonde sensation ; tous les auditeurs sont transportés d'une joie qui ressemble au délire. Elle descend de la tribune. Le vieux bouc y monte de nouveau, pour réfuter les principes qu'elle vient d'exposer, et pour en faire sentir les funestes conséquences. Il demande, il implore un moment d'attention ; mais on ne l'écoute pas : on ne pense plus à lui ; on ne s'occupe que de la jolie petite gazelle, qui fait en ba-

billant le tour de la salle, et caresse tout le monde. Chacun se récrie sur sa gentillesse, ses grâces et son éloquence : les femmes, surtout, en sont folles; elles se l'arrachent, et ne peuvent s'en séparer. Le vieux bouc, voyant l'indifférence profonde avec laquelle il est traité, descend assez tristement de la tribune, et se dit tout bas : « Qu'on est bête de vouloir instruire et corriger les hommes ! »

La petite gazelle continue sa ronde en flattant toutes les personnes qui se rencontrent sur son chemin. Si elle voit une jeune femme, elle s'écrie avec admiration : « Quelle fraîcheur! quelle jolie bouche! quel doux regard! quelle taille élégante!... »

Si elle voit un poëte, elle lui récite soudain quelque passage de celui de ses poëmes qu'il affectionne le plus, et lui dit du mal de tous les autres poëtes d'Ispahan. Aperçoit-elle un iman de la mosquée : « Voilà, dit-elle, un envoyé du Prophète, un digne interprète de l'alcoran, la lumière des fidèles ! » S'il se présente un riche commerçant : « Honneurs, dit-elle, soient rendus à l'homme le plus honnête et le plus désintéressé du royaume ! » Elle voit un prodigue, elle le loue sur sa générosité ; un avare, elle exalte sa sagesse, sa prudence et son économie : aussi, plus elle parle, plus on brûle de l'entendre.

**



CHAPITRE XXVI.

CONSULTATIONS A HUIS-CLOS.

Bardouc ne se contente pas de faire publier que son bouc et sa gazelle parlent à merveille, bientôt il ajoute qu'ils sont en état de donner des conseils excellens sur les affaires les plus délicates et les plus épineuses ; et l'on ne peut se faire une idée de tout le monde que cette nouvelle attire auprès de lui, ainsi que des sommes qu'elle lui procure. Le vieux bouc est toujours con-

sulté le premier. Les consultations se paient fort cher et se font à huis-clos, dans le plus profond secret.

Un commerçant, qui passe pour immensément riche, vient consulter le vieux bouc, et lui dit : « Je suis fort embarrassé, mon cher docteur ; je jouis d'une fortune considérable en apparence ; mais j'ai des dettes, et beaucoup : si je les paie, après avoir long-temps brillé, me voilà réduit à la condition d'un commerçant ordinaire. — Eh bien, répond le sage à longue barbe, n'y a-t-il pas de commerçans ordinaires qui se portent bien et qui vivent heureux ? Payez vos dettes, croyez-moi ; vous aurez la

réputation d'un honnête homme, et cette réputation rétablira vos affaires : d'ailleurs, l'honneur ne peut se payer trop cher. » Le commerçant, peu satisfait du vieux bouc, lui tourne brusquement le dos, et va consulter la petite gazelle, qui lui dit : « En vérité, vous êtes fou! Payer vos dettes! vous n'y pensez pas! qui est-ce qui les paie? Allez, faites vos affaires si vous pouvez; et soyez ensuite honnête homme si vous voulez : dans le siècle où nous vivons, on peut se passer d'honneur, mais on ne peut se passer d'argent. »

Une jeune et jolie femme, mécontente de son mari, dit au vieux bouc : « Mon mari est d'un égoïsme

extrême, d'une jalousie insupportable ; vous, qui savez tant de choses, vénérable docteur, ne pourriez-vous m'indiquer un moyen d'adoucir ma situation ! — Je le puis, Madame. — Quel est-il ? — La patience. » La jeune femme, qui ne trouve pas le remède assez prompt, s'adresse à la petite gazelle, qui lui dit : « Une jeune personne aussi belle est bientôt vengée des outrages d'un mari. Je ne plaindrai jamais une femme à qui il est si facile de trouver des consolateurs. »

Un vieux courtisan s'approche du docteur : « Voilà, lui dit-il, voilà quarante ans que je vis à la cour, et je ne suis pas plus avancé que celui qui vient d'y mettre aujourd'hui

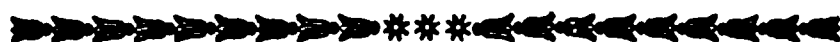
le pied pour la première fois : cependant je fais tout ce que font les autres ; je flatte, je caresse, je sollicite, et ne puis rien obtenir. — Eh bien, dit le vieux bouc, reprenez votre liberté, puisqu'on ne veut pas la payer ce que vous l'estimez. » Le courtisan va consulter la petite gazelle, qui lui répond : « Magnifique seigneur, rampez encore un peu plus bas, s'il est possible, et vous finirez par monter plus haut. »

Une femme âgée, vêtue avec beaucoup de luxe et de recherche, demande tout bas au vénérable bouc de lui indiquer le secret de ne jamais paraître vieille. « Rien de plus facile, Madame, répond le sage

avec sa gravité naturelle : le secret de ne jamais paraître vieille consiste à prendre toujours les goûts de son âge.» La petite gazelle, consultée à son tour, répond gracieusement : « Le secret de ne jamais paraître vieille ? dans trente ans, je vous l'enseignerai, Madame : je ne donne des conseils qu'aux personnes qui en ont besoin. »

Je pourrais étendre beaucoup plus loin ces consultations : car tout le monde vient mettre le bouc et la gazelle dans le plus intime secret de ses affaires et de ses plaisirs ; j'essaierais en vain de peindre l'enthousiasme qu'inspire la petite gazelle. « Qu'elle a d'esprit ! dit-on ; que de raison et de finesse ! Dans les con-

seils qu'elle nous donne, elle semble avoir deviné nos plus secrètes intentions. » On la met bien au-dessus des plus fameux docteurs d'Ispahan. Pour le vieux bouc, on en parle peu, il ne gagne pas au parallèle; ce qu'il dit n'a rien de neuf et de saillant, il n'entend rien du tout aux affaires; les conseils qu'il donne sont précisément ceux qu'on ne veut pas suivre : c'est un animal doué de la parole, mais qui ne sait pas en faire usage.



CHAPITRE XXVII.

LA GAZELLE A LA COUR.



Bardouc se voit donc bientôt le maître d'une grande fortune, et tient la meilleure maison d'Ispahan. Il pense alors à faire richement imprimer ses poésies, et, contre l'attente du vieux bouc, qui n'avait cessé de le détourner de ce projet, elles ont le plus grand succès. Au fait, le vieux docteur avait un esprit trop timide : les œuvres de Bardouc ne pèchent que par le

bon sens, et peu de gens sont en état de distinguer ce qui leur manque.

Voilà donc la gloire et la fortune qui s'entendent pour embellir son existence. Le Grand Roi, qui revenait d'une expédition éloignée, entend parler des deux merveilleux animaux; il veut juger par lui-même ces êtres extraordinaires, et savoir si leur réputation n'est point usurpée. Bardouc reçoit l'ordre de se présenter à la cour. Il obéit sans différer, au grand contentement de la petite gazelle, et au grand chagrin du vénérable bouc, qui sentit fort bien qu'il ne serait pas là dans son élément, qu'on dédaignerait ses conseils, et que ses paroles seraient

tournées en ridicule. Il forma le projet de ne pas dire un seul mot dans un pays dont il connaissait peu la langue.

En revanche, la petite gazelle commence à babiller, même en montant les degrés qui conduisent au palais ; elle dit les choses les plus flatteuses aux personnes qu'elle rencontre dans les antichambres, et sème à droite et à gauche les plus brillantes espérances.

En arrivant auprès du Grand Roi, qui est jeune et qui vient de monter sur le trône, elle fait un discours fort éloquent et fort persuasif, dans lequel elle prouve que les Persans seront le plus heureux de tous les peuples, sous les lois d'un prince

qui réunit tous les talens et toutes les vertus. Elle le compare aux plus grands hommes des siècles passés, et démontre, sans réplique, qu'il est encore cent fois plus grand. Je ne sais même si elle n'alla pas jusqu'à lui faire entendre qu'il était un dieu ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle lui dit qu'il n'était pas un homme ; que le roi fut très-content de l'orateur, voulut le garder auprès de lui, et que Bardouc fut revêtu d'une des plus belles places de la cour.

Pour le pauvre bouc, fidèle à son système, il ne desserre pas les dents, et semble avoir oublié tout ce qu'il savait ; Bardouc, le regardant désormais comme un être inu-

tile, prit le parti de le reléguer dans un coin de l'écurie. Perdant le souvenir de ce compagnon fidèle, qui n'avait d'autre tort que celui de contrarier souvent la petite gazelle, il s'abandonne tout entier à cette dernière, à laquelle il est redevable de sa fortune et de son élévation.

On ne s'entretient à la cour et au sérail que de l'esprit et de la gentillesse de la gazelle ; c'est à qui flattera tous ses caprices. Elle a l'oreille du Grand Roi, et se voit bientôt la dispensatrice de toutes les faveurs. C'est elle que l'on consulte, que l'on sollicite ; c'est elle qui promet ou refuse, punit ou récompense. Il y avait à la cour des

hommes d'un mérite distingué, d'anciens serviteurs qui, sous le dernier règne, avaient donné les plus grandes preuves de dévouement et de fidélité : ils dédaignèrent de se prêter à toutes les fantaisies de la gazelle. Les plus récalcitrans furent jetés en prison, les autres furent exilés ; la cour fut entièrement peuplée de nouveaux venus, dévoués à tous les intérêts de la jolie gazelle.

Le roi la consulte sur toutes les affaires du royaume ; c'est elle qui fait la guerre ou la paix. Elle est d'une activité prodigieuse ; d'un clin d'œil elle met tout en mouvement : elle ne trouve rien de si beau, de si grand, de si admirable que les

conquêtes, et voudrait conquérir le monde entier dans un jour.

Le roi entre quelquefois avec elle dans des détails purement administratifs : car il a, dit-il, le plus grand désir de rendre ses sujets heureux. La gazelle seule est chargée de lui donner tous les renseignemens qu'il demande, et le Grand Roi voit tout en beau.

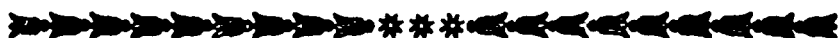
Bardouc jouit d'un prodigieux crédit. Après avoir rempli plusieurs postes très-importans, il se voit élevé à la dignité de grand visir. Il est à la tête des armées ; la gazelle dirige elle-même les opérations militaires, trace des plans de campagne, décide du moment d'une bataille, ne sait pas un seul mot du

métier, et remporte des victoires. Quelquefois pourtant il lui arrive d'être battue ; mais elle a assez d'éloquence pour persuader au Grand Roi qu'elle est victorieuse, ce qui revient à peu près au même.

Tandis qu'elle joue un si beau rôle, le pauvre bouc est toujours confiné dans le coin le plus obscur de l'écurie, couchant sur la paille, faisant maigre chère, insulté par les valets, comme s'il déshonorait par sa présence le lieu qu'il habite. Il souffre patiemment tous ces outrages. « Hélas ! dit-il en lui-même, ce n'est pas la première fois que la raison est condamnée à l'obscurité et au silence, qu'elle est réduite à coucher sur la paille, tandis que

les passions et la folie gouvernent à leur gré les empires, boivent dans des coupes d'or, et sommeillent sur des lits d'édredon. »





CHAPITRE XXVIII.

GRANDE MALADIE DE LA GAZELLE.

Bardouc était enfin parvenu au point de n'avoir plus rien à désirer. Entouré de flatteurs qui ne cessaient d'aduler sa petite gazelle, il possédait d'immenses richesses, le plus beau sérail du monde, et pouvait se dire plus roi que le roi même. Quelque vive et brillante que fût son imagination, elle ne pouvait plus rien inventer pour aiguillonner ses désirs et pour l'arracher à cette

espèce de sommeil léthargique dans lequel nous plonge la satiété de l'ame et des sens.

Ce n'était pas sans beaucoup de fatigues et d'inquiétudes qu'il était parvenu à se procurer l'ennui de n'avoir plus rien à faire ni à désirer ; mais tel est le cœur de l'homme : il se tourmente, il s'agite pour le repos ; c'est le dieu auquel il sacrifie les plus belles années de son existence ; et lorsqu'enfin il est arrivé à ce terme de tous ses désirs, de toutes ses espérances, de ses craintes et de ses peines, au milieu de ce calme qui lui coûte si cher, il regrette les orages qui mettaient en activité tous les ressorts de son ame et de sa pensée. D'ailleurs la petite

gazelle a une antipathie bien prononcée pour le repos, tout en ayant l'air de le souhaiter. Source de toutes les grâces, elle a fait sans doute à son maître beaucoup d'amis, c'est-à-dire de partisans intéressés; mais combien ne lui a-t-elle pas attiré d'ennemis par son imprudence, son indiscrétion et son orgueil! Toujours inquiète, toujours en haleine, elle n'est occupée qu'à réparer les fautes qu'elle a fait commettre! Mais, depuis quelque temps, elle devenait plus lente, si elle ne devenait pas plus tranquille. Ses yeux perdaient tous les jours de leur vivacité; sa langue s'exprimait avec moins de facilité et de grâce; en un mot, elle commençait à vieillir. Le

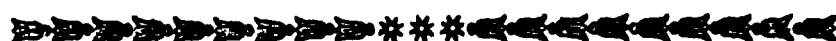
grand visir n'était cependant pas encore ce qu'on appelle un homme *âgé*; mais il commençait aussi à devenir *vieux*, pour s'être un peu trop abandonné à tous les conseils de sa petite gazelle. La liqueur contenue dans la *fiole de l'imagination* commençait à s'évaporer : on s'en apercevait aux poésies du visir, quoique la gazelle continuât toujours à les trouver dignes des beaux jours de l'auteur.

A la cour, où l'on a l'œil fin, on ne tarda pas à voir le changement qui s'opérait dans la petite gazelle. On en parlait dans tous les cercles avec le langage de l'intérêt et d'une tendre sollicitude; bien des gens craignaient de la voir mourir, bien

d'autres attendaient cet événement avec impatience. Elle éprouvait un froid continuel, et grelottait même en été. Un jour elle perdit une de ses cornes ; le lendemain elle perdit la seconde. Un rhumatisme tomba sur une de ses jambes ; elle ne marchait plus que sur trois pattes. L'année suivante, elle perdit l'œil gauche, et devint si sourde, qu'il fallait crier dans son oreille pour s'en faire entendre. Elle avait toutes les peines du monde à parler, depuis qu'un gros catarrhe était tombé sur sa poitrine, et Bardouc lui-même, tout accoutumé qu'il était à son langage, ne l'entendait presque plus.

La perte de ses agrémens entraîna la perte de son influence : de toutes

parts des murmures s'élevèrent contre elle ; on se souvint du désordre qu'elle avait mis dans les finances ; on plaignit les gens de mérite qu'elle avait éloignés des emplois ; on ne parla qu'avec un profond mépris des hommes nouveaux, et sans talens, qu'elle avait élevés aux premières dignités de l'État. Le roi commençait à prêter une oreille attentive à tous ces discours, et songeait sérieusement à des réformes dans l'administration de son royaume.



CHAPITRE XXIX.

LES DERNIÈRES AMOURS.



La maladie de la gazelle augmentait ainsi de jour en jour ; les médecins les plus habiles ne pouvaient lui rendre sa vigueur, et ne lui donnaient, à force de la droguer, que de légers souvenirs de ce qu'elle avait été. On lui conseillait de se reposer. « Non, disait-elle, pas encore ; il n'est pas encore temps : je ne puis rester couchée, et je ne

trouve jamais mon lit assez bien fait. »

Dans un de ces momens où, grâce aux médecins, elle était un peu plus vive qu'à l'ordinaire, elle entendit parler d'une jeune et belle esclave qui faisait l'admiration générale, et que les marchands mettaient à un si haut prix, qu'un visir seul pouvait concevoir l'espérance de la posséder, ce qui la rendait sans doute plus belle encore aux yeux des connaisseurs. La petite gazelle fut curieuse de juger par elle-même si la réputation de la charmante Zulimé n'était point exagérée; et Bardouc, cédant à ses importunités, se fit amener cette jeune esclave. A peine l'a-t-elle vue, que la gazelle

se passionne, tombe en extase ; et voilà Bardouc qui devient éperdument amoureux, comme dans son printemps, à quelques différences près. Son enthousiasme est presque aussi vif; mais il a bien changé de nature. A l'heureux âge des illusions, le cœur est toujours de moitié dans la séduction des sens; les formes attrayantes de la beauté sont, à nos yeux, un voile qui cache les plus précieuses qualités de l'ame. Ce n'est pas seulement l'espérance du plaisir qui nous entraîne vers l'objet aimé, c'est l'espérance du bonheur même. Cette espérance s'étend bien au-delà d'une jouissance passagère ; elle embrasse toute la vie : aussi voilà d'où vient que lors-

qu'on aime pour la première fois, on croit que l'on aimera toujours ; voilà pourquoi les expressions d'une première passion sont presque toujours dictées par une sorte de respect, de pudeur et de délicatesse : en flétrissant l'ame de ce que l'on aime, on craindrait de lui faire perdre le premier charme de sa beauté. Mais à l'âge de Bardouc et de sa gazelle, on a perdu ces illusions dangereuses, il est vrai, mais qui font honneur à l'ame où elles prennent naissance. On ne voit dans la beauté que des formes, et dans l'amour que du plaisir. On ne se souvient plus que l'on *aima* jadis, on ne se souvient que d'avoir *désiré*; et, par un bienfait de la Providence, peut-être

on ne se soucie plus d'un sentiment que l'on ne peut plus inspirer. L'ame se détache d'une jouissance au-dessus de ses forces, et livre aux sens un empire qu'elle n'a plus d'intérêt à leur disputer.

L'amour de Bardouc pour la belle Zulimé, ne ressemble donc guère à celui qu'il avait ressenti pour Zélida, ni même à celui qu'il avait éprouvé pour Olinde : car dans un second amour il se mêle encore quelque chose du premier. Les regards du visir parcourent avidement tous les charmes de sa jeune esclave. Il se récrie, avec des expressions un tant soit peu cyniques, sur des détails dont chacun réveille en lui

l'espérance d'une sensation voluptueuse. Il ne craint point de faire rougir ce qu'il aime ; au contraire, il excite sa rougeur : ce qu'autrefois il eût respecté comme la vertu même, n'est plus qu'un aiguillon pour ses désirs.

La petite gazelle bondit de joie, comme le jour où elle descendit pour la première fois le mont Taurus. Bardouc se croit encore dans ce temps fortuné ; il ne cesse de donner des fêtes à son esclave favorite ; il compose des vers pour elle, et retrouve encore quelques étincelles de son imagination passée. Seulement ses vers disent un peu crûment ce qu'autrefois ils laissaient deviner.

Cependant il y avait dans son palais un jeune homme d'une figure intéressante, d'un esprit agréable et flatteur : il se nommait Almanzor. Ce jeune homme était le favori de Bardouc, qui l'avait élevé aux plus éminentes dignités : juste récompense des soins qu'il prenait de caresser et de flatter la petite gazelle, qui, toute impotente qu'elle était, ne laissait pas d'être toujours très-sensible aux louanges et aux caresses. Almanzor et Zulimé se virent et s'aimèrent, et tous deux cherchèrent les moyens de se donner tous les témoignages d'une tendresse mutuelle. La petite gazelle avait beau faire le guet autour du sérail, comme elle était sourde et borgne,

il était assez facile de la tromper. Almanzor se glissait du côté de son mauvais œil et de sa mauvaise oreille, et trouvait le moyen de s'introduire auprès de Zulimé.

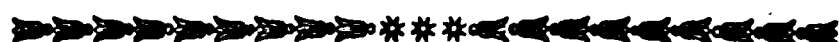
Mais la jalousie donne des yeux et des oreilles à ceux qui n'en ont pas, et surtout à ceux qui n'en ont plus. La petite gazelle épia les deux amans avec tant d'obstination, qu'elle n'eut plus de doute sur leur intelligence. Lorsque le visir apprend cette funeste nouvelle, il entre dans une fureur inexprimable; blessé, non dans son amour, mais dans son orgueil, il ordonne d'arrêter sur-le-champ le traître Almanzor et la perfide Zulimé. Mais à l'instant même, il reçoit l'ordre de quitter

Ispahan avec sa gazelle, et de n'y jamais remettre le pied. Tous ses biens sont confisqués au profit du trésor public, et ses trésors étaient considérables : car depuis quelques années, la prévoyante gazelle prenait plaisir à *mettre de côté*. Bardouc est foudroyé ; la gazelle tombe en convulsion, surtout lorsqu'elle apprend de quelle main est parti ce coup funeste.

Almanzor voulant posséder tranquillement Zulimé, et la jeune esclave voulant se soustraire à la passion d'un vieux visir qu'elle ne pouvait aimer, avaient ourdi cette trame avec les principaux personnages de la cour. D'ailleurs, le roi, que la petite gazelle ne divertissait

plus, était bien aise de la punir, non du mal qu'elle avait fait, mais de ce qu'elle ne pouvait plus en faire.





CHAPITRE XXX.

L'EXIL. MORT DE LA PETITE GAZELLE.



Après avoir enlevé quelques diamans précieux aux avides regards de ses ennemis, Bardouc sortit de la capitale avec sa pauvre petite gazelle, qui marchait fort tristement et faisait quelquefois la culbute en chemin. Il est à peine à une lieue d'Ispahan, qu'il voit venir un vieux faucheur d'une haute stature. Ce faucheur a quelque chose de dur et de sauvage; sa barbe descend à

flots d'argent sur sa large poitrine, et ses bras musculeux sont armés d'une longue faux. Il regarde Bardouc du côin de l'œil, en fronçant le sourcil, mais sans le toucher et sans lui dire un seul mot. Bientôt, apercevant la petite gazelle boiteuse, qui se traîne plutôt qu'elle ne marche, il lui donne un léger coup du revers de sa faux, la tue, et s'éloigne sans regarder derrière lui.





CHAPITRE XXXI.

L'AMI PERDU ET RETROUVÉ.

A ce spectacle, le malheureux Bardouc ne peut retenir ses larmes. « Cruel faucheur! dit-il, qu'as-tu fait? quel dessein t'a porté à cet excès de barbarie? Pauvre petite gazelle! mon unique soutien, seule consolation de l'infortuné Bardouc, je ne te verrai plus, je n'entendrai plus ta voix! L'univers a perdu pour moi tous ses charmes; un vide af-

freux s'est emparé de mon cœur et de ma pensée : tout abandonne le malheureux Bardouc !

» — Non, non, tout ne t'abandonne pas encore ! » s'écrie une voix qu'il a souvent entendue et rarement écoutée. Il tourne la tête, et reconnaît le vénérable bouc qu'il a si long-temps négligé. Bardouc rougit de honte et de remords. Il vole vers ce fidèle compagnon, le caresse et le baigne de larmes. « Quoi ! lui dit-il, toute la nature me repousse depuis ma disgrâce, et toi seul daignes partager ma destinée ! Oui, c'est à toi seul que je me livre ; je n'ai plus d'espérance qu'en toi : mais pardonne si je regrette ma

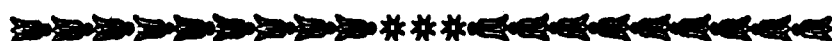
petite gazelle ; elle me donnait des plaisirs si vifs et si variés, de si douces illusions !.... Pourrais-je ne pas la regretter ? — Non, répond le sage, non ; je ne blâme point tes regrets. Ta petite gazelle, j'en conviens, était remplie d'agrémens ; elle te trompait : mais, hélas ! peut-être l'homme a-t-il besoin d'être trompé ; peut-être la vérité seule ne peut suffire à son bonheur ; sa vie ne serait qu'un triste sommeil, si elle n'était embellie par des rêves agréables et légers. Cependant, mon cher maître, il faut t'armer d'une force nouvelle, et te consoler d'une perte irréparable : au lieu de murmurer contre les décrets du ciel, admire plutôt sa bonté merveilleuse.

Avant de t'enlever sans retour ta gazelle bien-aimée, il a voulu, par degrés, te préparer à cette cruelle séparation. Tous les jours elle perdait de sa vivacité, sa voix s'était affaiblie, elle ne marchait que sur trois pates; enfin, lorsque ce vieux faucheur, nommé *le Temps*, est venu la frapper de sa faux, elle n'était plus qu'une ombre d'elle-même, et c'est une ombre que tu pleures! »

Bardouc ne peut s'empêcher de reconnaître la justesse de ces réflexions. « Tu as raison, dit-il à son vieil ami; oui, tu me persuades, mais tu ne me séduis pas. Dès que ma petite gazelle parlait, j'étais tout de feu pour l'écouter, tout de feu

pour lui obéir. Je t'aime avec calme, je l'aimais avec transport. Tu raisonnes comme un sage; mais elle déraisonnait si bien! »





CHAPITRE XXXII.

RETOUR VERS LE ROYAUME DE SIMPLICIE.



Ainsi Bardouc s'entretenait avec son fidèle ami. Le sage à longue barbe lui demande dans quel lieu il compte désormais établir sa résidence. « Hélas ! dit Bardouc, je n'y ai pas même songé. — Si la bonne Simplicie voulait encore nous recevoir ?.... — Ah ! dit Bardouc en versant une larme, je n'aurais jamais dû la quitter. »

Les deux voyageurs dirigent leurs pas vers le royaume de Simplicie. Bardouc, pendant le chemin, ne cesse de soupirer et de regretter sa petite gazelle.

Ils arrivent enfin au terme de leur voyage. Mais, hélas! qu'est devenu ce riant séjour qu'habitaient l'innocence et le bonheur? Le site est toujours le même; mais toutes ces jolies maisons tombent en ruine. Le palais de Simplicie a disparu, ainsi que la fée, dont la bienfaisance animait et fécondait ce nouveau paradis terrestre.

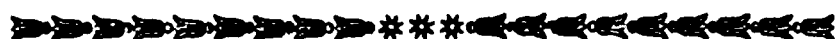
Le vénérable bouc reconnaît le pavillon fatal où tant de petites fioles se trouvaient réunies. Le cabinet est à demi-ruiné; on y voit un grand

nombre de fioles vides et brisées. Bardouc soupire, et demande quelle peut être la cause de ce désastre. Le vieux bouc prend la parole, et lui dit : « Lorsque tu sortis de ce pavillon, tu oublias d'en fermer la porte, et les sujets de la fée s'y précipitèrent après toi. Chacun, à ton exemple, choisit la fiole qui lui plut, et la vida jusqu'à la dernière goutte. Dans l'instant, une folle ambition pénétrant leurs cœurs, ferma leurs yeux sur les charmes de ce séjour. Sentant le besoin de déployer sur un grand théâtre les connaissances et les facultés nouvelles qu'ils venaient d'acquérir, ils coururent dans les grandes villes de la Perse et des royaumes voisins,

chercher des applaudissemens pour leur orgueil et des trésors pour leur cupidité. J'ai presque été, mon cher maître, le témoin des suites déplorables de ton indiscrète curiosité. Honteusement relégué dans un coin de ton écurie, je m'ennuyais quelquefois de mon esclavage, et je crus qu'il m'était permis de secouer un joug odieux, jusqu'au moment où tu sentirais le prix de mes services. Je venais d'être indignement outragé par les plus vils de tes esclaves, je trouvai le moyen de briser ma chaîne pendant la nuit. Je profitai d'un moment où je vis la porte entr'ouverte, je sortis sans bruit, et je courus avec une extrême vitesse, m'éloignant toutefois à regret d'un

séjour où je te laissais en proie aux conseils pernicieux de ta petite gazelle. Le troisième jour, j'arrivai à Samarcande, et je vais te raconter le spectacle extraordinaire qui se passa sous mes yeux.





CHAPITRE XXXIII.

HISTOIRE DES TROIS MARCHANDS D'ESPRIT.

» Trois vieillards, que je reconnus soudain pour des déserteurs du royaume de Simplicie, venaient d'arriver dans cette grande ville en même temps que moi ; une foule immense s'était rassemblée autour d'eux. Ces vieillards avaient fait une provision assez considérable des fioles qu'ils avaient trouvées dans le kiosque. Ils avaient bu quelques

gouttes de la liqueur, mais ils s'étaient bien gardés de l'épuiser. La vieillesse est prévoyante, et la prévoyance économe.

» L'un d'eux, qui venait de boire *de l'esprit de calcul*, dit aux deux autres : « Mes chers amis, l'esprit, comme vous savez, est une marchandise rare et très-courue ; chacun veut en avoir, mais n'en a pas qui veut. Si vous m'en croyez, nous nous contenterons de celui que nous venons d'acquérir, et nous vendrons, à grand prix, le reste de nos bouteilles. Oui, mettons-nous *marchands d'esprit* : c'est le moyen le plus sûr de faire, en peu de temps, une grande fortune. »

» Les deux autres vieillards font

quelques objections, et répondent au premier : « Vendre de l'esprit ! vous n'y pensez pas. Chacun croit en avoir assez. Nous trouverons des gens disposés à se moquer de nous, mais des acheteurs..... — Que vous jugez superficiellement les hommes ! répond le premier vieillard en souriant. Chacun dans le monde veut paraître content de l'esprit qu'il a reçu de la nature ; mais, croyez-moi, on veut en imposer aux autres ; on ne peut guère s'en imposer à soi-même. L'homme vraiment supérieur est celui de tous qui est le moins sûr de sa supériorité. Le sot, oui, le sot même, malgré son ton tranchant et ses manières décidées, n'est pas, dans

tous les momens de la vie, intimement persuadé de son mérite. On commencera par se moquer de nous, sans doute ; il faut s'y attendre. On ne viendra point nous acheter de l'esprit publiquement, comme on va prendre des glaces et du sorbet ; mais peut-être chacun viendra-t-il nous trouver en secret et à l'insu de son voisin. Le pis-aller, d'ailleurs, si nous ne trouvons pas le débit de notre marchandise, c'est de la garder pour nous-mêmes. Vous me répondrez peut-être que si nous vendons tout l'esprit qui reste dans nos bouteilles, ceux qui l'auront acheté se trouveront plus spirituels que nous ? J'en conviens ; mais, que nous importe ! nous au-

***

rons beaucoup d'or, et quand on a beaucoup d'or, on a toujours assez d'esprit. »

» Ce discours fit une vive impression sur les deux autres vieillards ; ils suivirent le conseil du premier, et tous trois se mirent en route pour Samarcande.

» Ils avaient prévu qu'on se moquerait d'eux d'abord, et ils ne s'étaient pas trompés. *Les marchands d'esprit* mirent le peuple en belle humeur ; des huées, des cris, des injures, de grosses plaisanteries s'élèvent de tous côtés : car c'est ainsi que se déploie la belle humeur du peuple.

» Au milieu de ce tumulte général, une espèce d'imbécille, qui de-

puis vingt ans était l'objet de la risée publique, arrive sur la place de Samarcande. Ce pauvre homme s'appelait Mani, et n'avait d'intelligence que tout juste ce qu'il en faut pour porter le nom d'homme, ce qui n'est pas beaucoup dire.

» Mani s'approche des trois vieillards, et les regarde dans l'attitude d'un stupide étonnement. A l'aspect de Mani, le peuple s'écrie : « Voyons, voyons s'ils disent la vérité ; s'ils parviennent à donner de l'esprit à Mani, ils pourront en vendre à bien d'autres. » On s'empare donc du pauvre Mani ; on le porte devant les vieillards, qui, profitant de cette heureuse circonstance, lui font avaler quelques gouttes de

la liqueur contenue dans une de leurs fioles. Tout le peuple est dans l'attente la plus vive.

» A peine les lèvres de Mani se sont-elles imprégnées de cette liqueur merveilleuse, qu'il demande un moment de silence, et l'on se tait. L'esprit qu'il vient de boire se trouve être, par hasard, de *l'esprit des politiques*. Tout-à-coup il monte sur une petite éminence, et fait un discours fort éloquent, dans lequel il développe les ressorts les plus secrets des gouvernemens de l'Asie. Il parle des forces du sophi, des trésors du grand Mogol, de la guerre du Thibet, comme s'il n'avait jamais été occupé que de ces imposantes bagatelles.

» Je n'essaierai point de peindre la surprise et l'admiration du peuple de Samarcande ; les plus incrédules sont convertis. On ne doute plus, après une telle expérience, que l'esprit mis en vente ne soit de très-bonne qualité. Les savans, les ignorans, raisonnent et déraisonnent à qui mieux mieux. Le fait est bien avéré, et les opinions ne sont partagées que sur les causes de la révolution subite opérée dans les facultés intellectuelles du pauvre Mani.

» Cependant personne n'osait encore se présenter pour éprouver l'efficacité de la liqueur ; mais quand on eut dit sur ce sujet tout ce qu'on

savait et ce qu'on ne savait pas, les discours sans réflexion firent place aux réflexions silencieuses. Chacun retiré chez soi, se dit intérieurement : « J'ai de l'esprit, sans doute, mais s'il m'était possible d'en augmenter la dose ? Je ne vois pas quel inconvénient il y aurait à cela. — Mon voisin le poëte, se dit le négociant, me traite avec beaucoup de dédain, parce que je ne fais point de vers ; je ne serais pas fâché, pour l'humilier un peu, d'avoir un talent qui lui donne tant d'orgueil. — Mon voisin le négociant, se dit le poëte, me traite avec un certain air de hauteur, parce que je suis pauvre et qu'il a fait une grande fortune : comme s'il n'était pas

plus difficile de faire un bon ouvrage qu'une bonne affaire ! Il faut que je tâche de me procurer la sorte d'esprit avec laquelle on fait une brillante fortune, *l'esprit du commerce*; j'aurai tout à la fois la considération attachée au mérite, et les jouissances que donnent les richesses. »

» Ainsi, chacun conçoit l'espoir, non d'augmenter la portion d'esprit qu'il possède et dont il a besoin, mais d'acquérir la sorte d'esprit qu'il n'a pas et dont il n'a que faire. Les mathématiciens, les savans, veulent être des hommes d'État, des politiques ; les avocats, des législateurs. Le musicien veut être poëte ; le guerrier veut être courtisan, et les cour-

tisans veulent réunir toutes les sortes d'esprit, pour pouvoir parler de tout, suivant les circonstances. Mais, comme l'esprit se vend très-cher, les courtisans sont bien obligés de se contenter d'une très-petite portion de la liqueur contenue dans chaque fiole.

» Les femmes suivent avec avidité l'impulsion générale ; elles achètent beaucoup d'esprit, mais non de cet esprit fin et délicat qui est l'apanage de leur sexe, et qui prolonge l'empire de leurs charmes : elles se croient toutes assez bien pourvues de cet esprit-là ; mais elles veulent que leurs pensées soient, pour le moins, au niveau de celles de leurs maris.

» L'esprit vendu par les trois marchands produit bientôt de merveilleux effets. Les commerçans, les banquiers, font des vers et tranchent du bel esprit. Le commerce y perd bien quelque chose, et les banqueroutes ne sont pas rares. Mais en revanche, les auteurs de profession deviennent de très-habiles spéculateurs : grand nombre d'entre eux avaient acheté de l'esprit d'intrigue ; ils se forment en *compagnies de commerce*; ils vendent l'éloge et le blâme, et font fortune. Les ouvrages sont moins bons, mais beaucoup plus volumineux. Au talent de faire de bonnes et belles pages, succède le talent de les multiplier ; ce qui

vaut infiniment mieux, à ce que disent les libraires. Enfin, tous les rangs, tous les états, sont confondus dans cette révolution morale. Personne n'a l'esprit de sa profession, et tout le monde est inquiet et malheureux. Les avocats font des lois; les savans veulent régir le royaume; l'homme agréable et léger veut faire de la philosophie, et le philosophe tranche de l'homme agréable et léger. Grand nombre de femmes font des livres, et quelques-unes d'entre elles donnent dans les abstractions de la métaphysique.

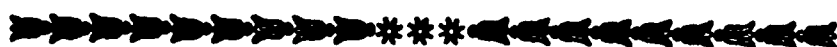
» Je prévis toutes les suites de cette confusion générale; je vis éclore une foule de prétentions et d'ambitions nouvelles. Personne ne

se trouvant à sa place, tout le monde brûlait d'en changer; et tel qui, naguère, savait à peine lire dans l'alcoran, se crut capable de tenir d'une main ferme les rênes d'un empire. Je pris donc le parti de fuir un pays où il y avait beaucoup plus d'esprit qu'il n'en faut pour mettre le mal à la place du bien.

» Je dirigeai ma course vers le mont Taurus. Là je visitai, mon cher maître, ta pauvre cabane abandonnée. Je me réfugiai sous ses débris, et j'y serais encore, si tout-à-coup un vieillard, armé d'une faux, ne se fût présenté devant moi, et ne m'eût dit : « Va rejoindre ton maître; sa petite gazelle va mourir. » A ces mots, le vieillard disparut.

Je partis avec la rapidité de l'éclair, et j'arrivai auprès de toi dans le moment où ta petite gazelle venait de rendre le dernier soupir. »





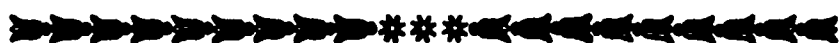
CHAPITRE XXXIV.

LE TRÉSOR DÉDAIGNÉ.



A PEINE avait-il achevé ce récit, que le vénérable compagnon de Bardouc pénètre dans le kiosque. Il le parcourt dans tous les sens, et, à force d'examiner toutes les fioles qui restent, il finit par en trouver une encore pleine et soigneusement bouchée : elle était dans l'endroit le plus obscur du cabinet, et, soit oubli, soit dédain, elle n'avait pas même été changée de place. Elle

portait pour étiquette : ***Fiole de la vertu.*** « Ah ! mon cher maître ! s'écrie le sage en bondissant de joie ; bois la liqueur contenue dans cette fiole, et tes malheurs seront finis. » Bardouc obéit. A peine a-t-il bu cette divine liqueur, plus douce que le nectar, plus parfumée que l'ambroisie, son cœur se remplit des plus pures et des plus sublimes émotions. L'avenir s'offre à ses yeux tout brillant d'une gloire et d'une félicité qui ne doivent jamais finir. Le souvenir de sa petite gazelle sort entièrement de sa pensée, et de grandes espérances remplissent son ame tout entière.



CHAPITRE XXXV ET DERNIER.

CONCLUSION.



Tandis qu'il jouit de ce changement inespéré, le pays désert s'anime et s'embellit de nouveau; les fleurs s'élèvent en foule sur les gazons rajeunis ; les bocages retentissent de mille chants harmonieux; et les branches des arbres se courbent sous le poids des plus beaux fruits.

Bardouc reste quelques momens plongé dans une espèce d'extase.

Il regarde son fidèle compagnon : quelle est sa surprise! quelle métamorphose! A la place du sage à longue barbe, il voit une jeune femme d'une beauté céleste. Le sourire le plus doux s'épanouit sur ses lèvres ; la paix brille dans son regard et sur ses traits nobles et touchans ; sa voix est douce et légère comme le zéphir, lorsqu'il semble craindre, en caressant les fleurs, d'effeuiller leur calice.

Bardouc veut tomber à ses pieds ; elle le retient, et lui dit : « Reconnais en moi *la raison*, ce guide toujours certain, dont l'homme est si fier, et qu'il suit si mal ; et dans ta petite gazelle, reconnais l'image des *passions* qui t'ont si long-temps

égaré. Tant qu'elle a régné despotiquement sur ton ame, l'enchanteresse a fasciné tes yeux, et m'a donné cette apparence ridicule et bizarre, cet air rude, sauvage et pédantesque. Elle aurait dû perdre son empire en tombant sous la faux du temps; mais non, elle vivait encore dans ta pensée, et je ne devais paraître à tes regards dans tout l'éclat de ma gloire et de ma beauté, qu'au moment où la vertu bannirait de ton cœur des regrets inutiles et profanes. Je vais maintenant régner sur toi sans partage; je flatterai tes penchans sans jamais t'égarer; je te donnerai des espérances sans emprunter un autre langage que celui de la vérité. »

Ainsi parla cette céleste houri. Bardouc, éclairé par ses discours, ne pouvait se lasser de l'entendre. Il connut enfin le bonheur dont sa petite gazelle l'avait si long-temps éloigné. L'homme pourrait-il n'être pas heureux, lorsqu'après avoir perdu ses passions mensongères, il a pour le conduire, le consoler et le défendre, les conseils de la raison et l'amour des vertus?

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



TABLE.











